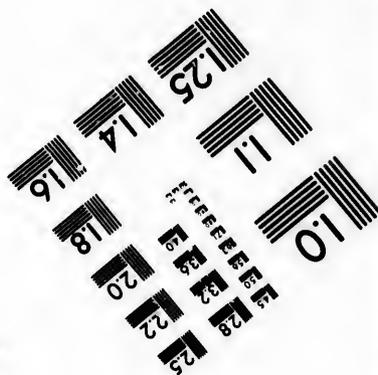
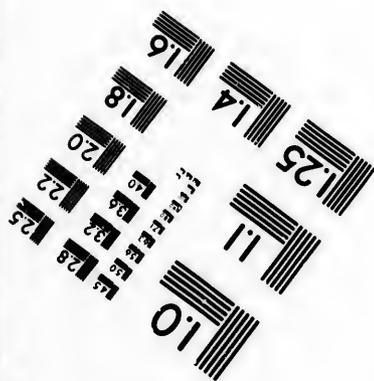
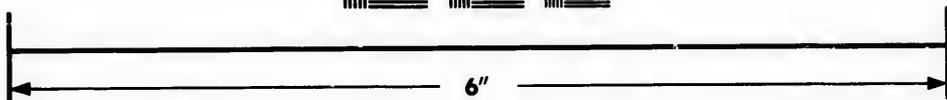
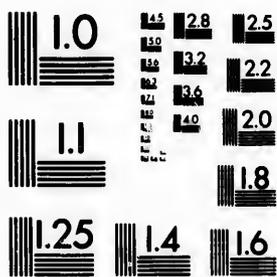


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
28 32 36 40

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15
16
17

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The o
to th

The l
poss
of th
filmi

Orig
begin
the l
sion,
other
first
sion,
or illu

The l
shall
TINU
which

Maps
differ
entire
begin
right
requi
meth

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

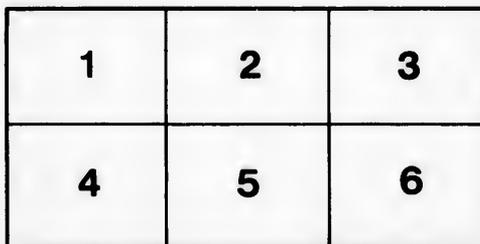
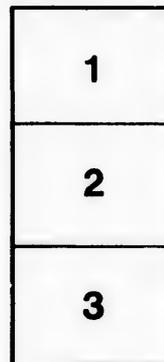
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
s du
modifier
r une
image

is

errata
to

pelure,
on à



32X

Handwritten scribbles and a diagonal line at the top of the page.



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Handwritten text at the bottom of the page, possibly a library call number or date.

829.

HISTOIRE

D'ÉMILIE MONTAGUE.

PREMIERE PARTIE.

XIX

C

HISTOIRE

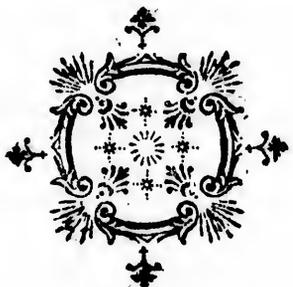
D'ÉMILIE MONTAGUE,

PAR M. BROOKE;

Imitée de l'Anglois, par Monsieur

FREN AIS.

PREMIERE PARTIE.



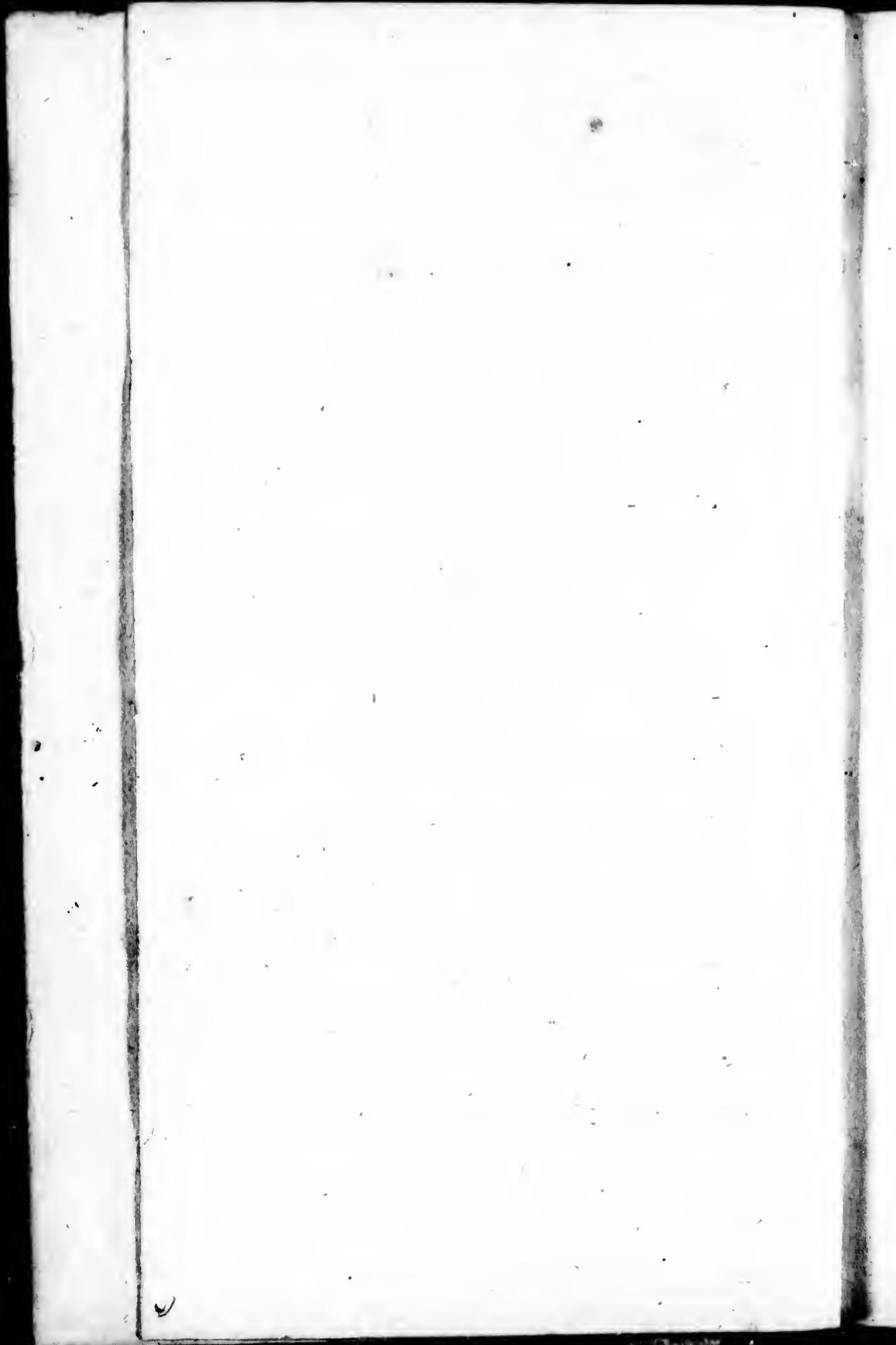
A P A R I S,

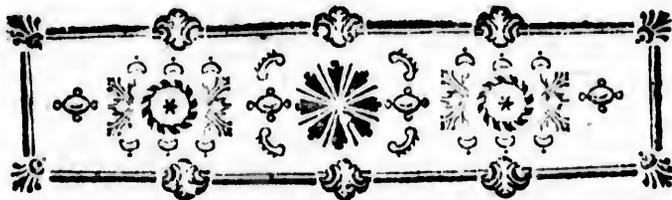
Chez GAUGUERY, Libraire, rue
des Mathurins, au Roi de
Danemarck.



M. D C C. L X X.

Avec Approbation & Privil. du Roi.





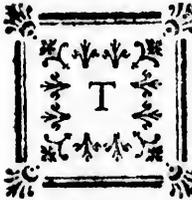
HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE.



LETTRE PREMIERE.

*Le Colonel Rivers , à Sir John
Temple.*

A Cowes *, ce 10 Avril 1766.

 U seras , sans doute , sur-
pris, mon cher John , de
recevoir une lettre de
moi , datée de l'Isle de
Wight. J'y suis depuis trois jours , &
après avoir versé , en la parcourant ,

* C'est le nom de deux villages de l'Isle
de Wight , où l'on s'embarque fréquem-
ment.

Tome 1.

A

quelques larmes, à la vue du Château de Carisbrook, sur la mémoire de l'infortuné Charles I^{*}, je suis revenu dans ce Port, & tu ne soupçonnes sûrement pas le dessein qui m'y a amené. Hé bien, mon ami, c'est que je quitte mon pays natal; je passe en Amérique. J'y vais mettre à profit, si je peux, les terres que j'y ai obtenues. Un Lieutenant-Colonel que la paix a réduit à la demi-paie, ne doit pas rester dans l'inaction.

J'étois d'abord indécis sur l'endroit où j'irois me fixer. Ce qu'on m'a dit du Canada m'a décidé : je le préfère à la nouvelle York. Il est moins peuplé, plus sauvage, & les femmes y sont plus belles; ces deux raisons m'ont déterminé. Il se peut que tu n'approuves pas la première :

* Ce Prince y fut renfermé pendant quatre ans.

D'EMILIE MONTAGUE. 3
mais je suis sûr que la seconde est de
ton goût.

Ce projet cependant ne te pa-
roit-il pas un peu romanesque ? Oui,
sans doute. Quitter ainsi ses Lares !
Quel travers ! quelle extravagance !
Juges-moi, de grace, moins promp-
tement. La vivacité de mon caract-
ère t'est connue. Aurois-je pû en
plier l'activité à cette paresse exces-
sive, à cette oisiveté profonde, qui
sont le triste appanage d'un Officier
réformé ? Non, cela ne m'auroit pas
été possible. Je suis, avec cela, trop
orgueilleux pour diminuer mes dé-
penses, & trop sensible en même
temps pour engager un bien mé-
diocre qui, tel qu'il est, suffit à-pei-
ne pour entretenir ma mere & ma
sœur dans l'aisance dont elles jouis-
sent.

Je ne fais pas, en prenant ce par-
ti, un si grand sacrifice que tu pour-

rois , peut-être , le penser. J'aime l'Angleterre : mais je ne suis pas si fortement attaché au coin de terre que j'y possède, que je ne puisse m'en séparer. La nature a , par-tout , ses charmes pour un homme qui sçait s'en contenter. Le changement de pays , à mon âge , est amusant. Hé ! ne trouves-tu pas toi-même du plaisir à parcourir la France ? L'amour de la variété , l'inquiétude qui est si naturelle à l'homme , m'auroient seuls engagé à faire le voyage que j'entreprends. L'intérêt s'y est joint : il me promet l'empire d'une étendue de terrain immense. . . Je sçais bien que je n'aurai d'abord pour sujets que des Ours & des Elans : mais j'espère , avec le temps , voir multiplier autour de moi les images de l'Être divin. Je prends , à présent , les choses dans l'état que me les offre la grossière nature : mais je goûterai , pour

D'EMILIE MONTAGUE. §
ainsi dire , le plaisir de les créer...
L'ordre & la beauté qui , sous mes
yeux , s'élèveront par degrés du ca-
hos , me feront jouir de la plus douce
des contemplations.

Je n'ai plus qu'un moment à te
donner. L'ancre est levée ; le vent est
favorable ; il agite doucement le sein
de l'abîme : toute la nature est riante,
& je pars avec cet espoir exalté
qu'inspire une imagination échauf-
fée. L'amitié, cependant, me fait jet-
ter un regard douloureux sur le pays
que je quitte.

Je sens avec force , mon char
John , toute l'étendue de notre perte
mutuelle. Je ne cesserai point de te
regretter, & il ne te sera pas aisé non
plus de remplacer l'ami de ta jeu-
nesse. Tu pourras trouver des amis
qui auront, peut-être, plus de mérite ;
tu pourras les estimer également :
mais il est rare , après vingt-cinq ans,

de former des liaisons aussi intimes & aussi durables que celle qui est le fruit de la douce sympathie qui nous a uni dès l'enfance, & qui s'est accrue avec notre âge.

Quel plaisir ne fait point goûter une amitié contractée dans le printemps de la vie, avant que le monde insensible & intéressé ait corrompu la gaieté naïve d'un cœur franc & ouvert, & qui, ne voyant que le vrai, ne vise qu'au bonheur de ses amis & au sien !

Je ne suis point surpris de ce que les Païens étoient des Autels à l'Amitié. Il étoit naturel que leur ignorante superstition deifiât ce qu'ils prenoient pour la source de tout bien. Ils adoroient l'Amitié, qui anime le monde moral, par le même principe que le soleil, qui anime le monde physique, s'attiroit leurs hommages.

D'EMILIE MONTAGUE. 7

Mais adieu, mon cher John, on
m'appelle à bord, & j'ai à-peine as-
sez de temps pour tracer ici le nom
de ton ami

RIVERS



Al



LETTRE II.

*Le même, à sa Sœur Miss Lucie
Rivers.*

A Québec, ce 27 Juin 1766.

NE foyez point inquiète de votre lettre, ma chere Lucie, je viens de la recevoir. Je suis enchanté que ma mere s'amuse à Bath. Mais je ne suis point surpris que vous trouviez en elle une rivale à chaque pas... Vous avez beau me dire, avec un air de triomphe, que vous êtes plus belle que jamais; je ne sçais pas si sa beauté ne surpasse pas la vôtre... La seule chose qui m'étonne, c'est qu'elle se fasse accompagner par - tout d'une grande fille qui décele un secret que l'on ne pourroit jamais soupçonner en la voyant... Quelle mere ne voudroit pas, au moins, si elle étoit com-

me elle, ne passer que pour la sœur aînée ?

Mais êtes - vous donc devenue folle, ma chere ? Comment pouvez - vous imaginer que je n'ai pas plus de plaisir à pouvoir, par mon séjour ici, continuer à ma mere les petites douceurs de la vie que je n'en aurois à en jouir moi-même en Angleterre ? Ecartez ces idées, chere sœur, & ne cessez point, par plus d'attentions encore que vous n'en avez, s'il est possible, de lui rendre mon absence moins désagréable : assurez - la, sans cesse, que je serai plus heureux de la voir jouir avec satisfaction du peu que je lui ai laissé, que si j'avois toute l'opulence d'un Nabab sans qu'elle y participât.

Je vous gronde, & ce n'est sûrement pas, comme vous le voyez, sans sujet. Autre motif. Quoi ! vous sçavez qu'à peine je dois être arrivé :

& vous me faites cent questions ! Le pays , les couvens , les bals , les amusemens , les danſes , & ce qu'il y a de plus original , les Petits-Mâîtres... Ce n'est pas une lettre , c'est une histoire que vous me demandez... Il me faut au moins un an pour vous parler de tout cela...

Et par où commencer ? Tout uniquement par ce qui doit d'abord frapper le plus un Militaire. J'ai vû les lieux où l'aimable Héros que nous avons connu expira dans les bras de la Victoire. J'ai suivi ses pas , ses marches. Tout a excité ma surprise & mon admiration. Ce n'est qu'ici qu'on peut se former une juste idée d'une entreprise dont les difficultés auroient fait perdre toute espérance , si on les avoit prévues.

Le pays est très-beau. On y retrouve tous les agrémens de l'Europe : mais il offre, en même temps, le

D'EMILIE MONTAGUE. II
grand sublime dans un degré surprenant; chaque objet ici est magnifique.

Quel spectacle pour mes yeux, quand j'approchai des côtés de l'Amérique! Ces rochers qui touchent presque aux nues, ces hauts bosquets de Pins dont ils sont couverts, & qui paroissent les contemporains du monde, me jetterent dans un respect religieux que le silence solennel, qui regnoit par-tout, rendit encore plus profond. Depuis le Cap Roziere jusqu'à plus de deux cens miles dans les terres, en remontant le Fleuve Saint-Laurent, il n'y a pas le moindre vestige humain. Les yeux ne rencontrent que des montagnes, de vastes forêts, & une foule de rivières qui semblent rouler leurs eaux en pure perte.

Je ne pus m'empêcher, en contemplant cette grande scène, de dé-

plorer la folie des hommes. Moins modérés que les animaux féroces qui habitent les déserts, ils se détruisent, s'égorgent pour sçavoir à qui appartiendra une petite portion de cette terre, dont la plus grande partie est inhabitée & qui nous invite à la venir cultiver.

Le fleuve Saint-Laurent est une des plus grandes rivières du monde. Sa largeur, qui est de quatrevingt-dix miles, à son embouchure, diminue, par degrés, presque imperceptiblement. Les vaisseaux le remontent à près de cinq cens miles, & la quantité prodigieuse d'Isles dont il est entrecoupé, jettent dans tout son cours la variété la plus agréable.

La vue de Québec est frappante & porte dans l'esprit le plus agréable étonnement à mesure qu'on en approche. Elle est située sur le som-

D'EMILIE MONTAGUE. 13
met d'une montagne escarpée, au
confluent du fleuve Saint-Laurent &
de la riviere Saint - Charles. Les
couvens & les autres édifices publics
sont les objets que les yeux rencon-
trent d'abord, & c'est ce qui con-
tribue beaucoup à la faire paroître
avantageusement du port. L'Isle
d'Orléans, la vue lointaine de la
cascade de Montmorency, le village
de Beauport qui est vis-à-vis, & la
charmante irrégularité des bords de
la riviere Saint - Charles, tout cela
augmente les agrémens de la pers-
pective.

Je n'ai pas encore eu le temps de
bien observer les habitans. Les Da-
mes m'ont paru avoir la même vi-
vacité que les Dames Françoises &
m'ont semblé plus belles. En général
les habitans, comparés avec les
François, dont ils descendent, pa-
roissent d'une autre espèce : mais ce

n'est ici que le premier coup d'œil.

Il n'y a maintenant ni bals ni assemblées. Nous sommes dans une espèce d'interrégne, & cette inaction durera jusqu'à ce que le Gouvernement soit plus solidement établi. Vous êtes heureuse de ce que je ne suis pas un de ces observateurs subtils & pénétrants, qui, dans une semaine de séjour, s'imaginent avoir assez appris du pays où ils sont pour en faire une description, écrire son histoire & peindre ses mœurs; je vous enverrois des volumes de *pour & contre*, sur la meilleure manière de gouverner ce pays-ci... Cela ne vous paroîtroit sûrement pas fort amusant : mais nous attendons un Gouverneur; on s'en promet un âge d'or... J'aurai alors, si cela se réalise, des sujets plus agréables pour écrire aux Belles... Adieu, chere

D'EMILIE MONTAGUE. 15
Lucie. N'oubliez point d'assurer ma
mere de la tendresse respectueuse
de votre frere.

RIVERS.





L E T T R E I I I .

Sir John Temple au Colonel Rivers.

A Londres, le 30 Avril 1766.

A Merveilles , mon ami ! Quoi ! passer en Amérique pour en peupler les déserts ? .. Mais , en vérité , rien n'est mieux . Ce projet est digne d'un beau Colonel de 27 ans . Voyons . Cinq pieds sept pouces , bien fait , de belles dents , un sourire agréable , des yeux vifs , un air militaire , toutes les manières d'un homme de qualité ; de l'esprit , de la franchise , un cœur généreux , un jugement sain , beaucoup de tendresse , & une forte inclination , sur-tout , pour les Dames . Hé ! que te faut-il de plus ? Tout cela est bon , *excellamment bon pour coloniser* . Oh ! prenez garde à vous , mes belles Dames ! ... Rivers ! mais non , ne

soyez pas si craintives. Il y a une chose qui efface, dans mon ami, presque tous ces avantages... C'est une modestie, une timidité qui ne lui permet pas... Crois-moi, défais-toi de cette vertu : ne sçais-tu pas qu'elle est inutile sur un terrain François, & même sur quelque terrain que ce soit?... C'est une sottise qui suffit pour décrier le plus galant-homme. Prends un peu plus de confiance en toi. Je ne sçais quel Oracle a dit que la connoissance de soi-même étoit la plus grande des perfections humaines... Elle te manque *essentielle*ment. Mifs Green, qui s'y connoît, avoue que tu serois le plus aimable homme du monde si tu avois, de temps-en-temps, l'audace d'un fat.

Pour moi je déteste tout ce qui tend à nous rabbaïsser. Cette abjection de soi-même est pire mille fois.

que l'hypocrisie des faux dévots. Je sçais que je suis bel homme, & je l'avoue. Pourquoi n'en conviendrois-je pas? toutes les femmes me démentiroient. Il n'y en a pas une qui, sur ce point, ne soit de mon goût. Elles seroient toutes également pour toi des Miss Green si tu voulois.

C'est à Paris que j'ai reçu ta lettre. J'en arrive. La divine Madame de Prépatour est toujours aussi aimable qu'elle étoit quand tu l'as vue, aussi constante, aussi scrupuleusement fidèle à son cher mari... On la cite comme un prodige... D'honneur je regrette de l'avoir quittée. Mais qui peut rendre raison des caprices du cœur? Le mien, quoiqu'épris de ses charmes, est devenu la proie d'une jeune Angloise sans expérience. C'est ainsi qu'il me les faut, & celle-ci ne m'a pas trompé: elle étoit dans un Couvent.

L'éclat des fleurs encore en bouton... Ah! mon cher!... mais je n'y pense pas. J'oublie que tu n'es, toi, que pour la rose épanouie. J'admire notre bonheur. Nous sommes amis, & nous n'avons point à craindre que la rivalité nous désunisse. Une femme a cessé, depuis long-temps, d'être de mon goût, quand, à-peine, elle commence à être du tien... Mais ne t'apperçois-tu donc pas qu'il y a de l'excès dans ta délicatesse?... Je ne suis pas si difficile. Jeunesse & beauté me suffisent. Cedes-moi toujours la fleur de dix-sept... & je t'abandonnerai tout l'empire raffiné du sentiment.

La belle arène que tu t'es préparée! Il me semble que je te vois occupé à essayer toute la force de tes charmes destructeurs sur les Dames sauvages de l'Amérique... Tu fais la chasse à des femelles aussi yo-

lages que les vents, & à travers des bois aussi sauvages qu'elles-mêmes. Les belles conquêtes que tu vas faire ! La fière veuve de quelque fameux Chef Indien, n'est-elle pas déjà tombée dans tes rets ? n'as-tu pas attrappé, à la course, quelque beauté potelée, de la Tribu des *Squaws* ? quelque Reine douairière des *Ottawas* ou des *Tuscaroras* ? Voilà des noms dont la douceur charme l'oreille.

Mais parlons plus sérieusement... Que dis-tu, que penses-tu des Dames Sauvages ? C'est la pure nature, sans doute. La réserve affectée de nos Dames Européennes leur est probablement inconnue. Oh ! t'y voilà ; c'est ton élément : il te faut du naturel. Tu es bien à ton aise ; l'Amérique t'en fournira. Quelques petites attentions, & c'en est assez pour te captiver tout le beau sexe

du pays. On dit que les Héros Sauvages ne font pas grand cas de ses charmes ; ils ont tort assurément : mais c'est une raison de plus pour te conduire au succès. . . N'oublie pas, je te prie , de me faire part de toutes tes victoires.

L'amitié exige ces confidences ; & à la maniere dont tu parles de ses plaisirs , j'ai droit d'attendre tout de la tienne. . . Je ne te cède rien avec cela , sur l'élévation des idées qu'on doit prendre de cette affection. Je ne suis, cependant, pas d'accord avec toi sur les heureux effets qu'elle produit. L'amitié animer le monde moral ! & depuis quand ? .. Il me semble que tu aurois pû lui trouver un principe plus vivifiant.

O Vénus ! ô mere de l'Amour ! Mais l'amour, sans ce qu'il a de physique , est peu de chose , & ce physique t'effraie. C'est, peut-être , pour

cela que tu as imaginé de faire jouer son rôle à l'amitié... Je pourrais te dire mille choses là-dessus : mais je suis ce matin d'une paresse si excessive, que je n'écrirais pas une ligne de plus pour l'empire du monde. Observe pourtant, que l'aimable monde féminin n'y est pas compris... Il me ferait faire bien autre chose... Adieu.

J. T E M P L E.





LETTRE IV.

*Le Colonel Rivers , à Sir John
Temple.*

A Québec , le 1^{er}. Juillet 1766.

JE souscris, de bon cœur, au traité, mon cher John. Je t'abandonne, sans regret, la troupe entiere des jeunes filles : elles n'ont d'autre passion que la vanité. Le premier homme qui leur dit qu'elles sont jolies est sûr de leur plaire & de leur inspirer de l'amour. Je ne t'envie point ce butin... Il ne me faut qu'une femme : mais je veux qu'elle ait de l'ame ; je veux qu'elle soit sensible... En un mot, je ne veux point de toutes ces petites personnes vaines, & qui, dans les transports les plus animés de leur coquetterie, ne sentent pas plus les impressions vives de l'amour, que

les poupées de cire qu'elles viennent de quitter.

Je m'en rapporte à notre célèbre Prior. Ce n'est pas une jeune étourdie qu'il donne pour favorite au sage & voluptueux Salomon : c'est une beauté dans la fleur & dans la force de son âge.

Les jeunes filles de seize ou dix-sept ans , n'ont pour tout avantage que de pouvoir se vanter d'avoir un peu plus de fraîcheur... Cela efface-t-il, dans l'esprit d'un homme sensé, les caprices , les inconséquences , le peu d'expérience , & tous les autres défauts qu'elles ont à cet âge ?

Elles en ont un, sur-tout, qui me paroît fort essentiel & qui me choque. C'est qu'elles s'imaginent qu'on a des desseins sur elles dès qu'on leur dit la moindre chose , prudes ou coquettes , cela est égal ; elles n'en sont pas moins désagréables

bles à mes yeux. Les coquettes croient mériter des hommages universels. Les prudes s'effarouchent même des politesses d'usage qu'on doit à leur sexe : ce sont encore là les plus insupportables. Hé , Mesdemoiselles, foyez moins revèches, moins craintives. Votre vertu n'est pas si souvent en danger que vous vous le figurez. Vous pourriez être polies & honnêtes sans courir le risque que les hommes, qui vous voyent, vous excitassent à leur accorder ce qui ne seroit pas compatible avec votre honneur. Ils ne sont pas tous aussi effrayans que vos nourrices & vos grand'-meres vous les peignent. Il y en a , sans doute , quelques-uns de dangereux. Mais en général ils ne sont pas si terribles que vous le pensez. Ces hommes redoutables, qui tendent, sans cesse, des pièges au beau sexe, sont pres-

que aussi fabuleux , selon moi , que les Géants des vieux Romans... Sçachez vous faire respecter, & vous n'aurez rien à craindre.

Mais ce n'est qu'après vingt ans que la raison commence à faire sentir ces vérités aux Belles. Elles se trouvent alors au milieu de nous, sans inquiétude, sans crainte & sans s'attendre à voir un amant dans chaque homme qui cause avec elles.

Nous ne sommes pas exempts nous-mêmes de cette manie pendant notre jeunesse. J'ai vû beaucoup de jeunes gens qui pâlissoient lorsqu'une femme aimable leur faisoit politesse. C'est une sottise des deux sexes. Ils éloignent par-là le plaisir qu'ils trouveroient dans leur société réciproque & qui est la seule qui puisse les satisfaire : c'est, du moins, la seule qui soit de mon goût, sans restriction.

Ne t'imagines cependant pas, mon cher John, parce que je n'aime pas les petites filles, que j'aime leurs grand'-meres... Il y a un âge mitoyen, un âge d'or; mais tu n'en as aucune idée, & je ne veux pas te la donner; tu deviendrais aussitôt mon rival.

Les mœurs des Dames Indiennes ne te sont pas plus connues. Ce n'est que dans le bourgeon que ces roses sauvages sont accessibles. Libérales, jusqu'à la prodigalité, de tous leurs charmes avant le mariage, elles sont la sagesse même après cette cérémonie. Elles ne sont pas sitôt sous le joug de l'hymen, qu'elles perdent absolument l'idée de plaire: leurs pensées ne tournent qu'aux soins du ménage, & ce n'est sûrement pas aux soins les plus délicats de la vie domestique qu'elles se livrent. Aussi actives que robustes, ce sont

elles qui labourent la terre , y jettent les semences & moissonnent. Leurs fiers époux dédaignent ces occupations viles. . . La chasse est leur amusement favori. Ils croient voir l'image de la guerre dans cet exercice , & ils s'y abandonnent. Tous les autres leur paroissent au-dessous de la dignité de l'homme.

Il ne faut pourtant pas croire que ces travaux divers de la vie des Sauvages soient continuels. Ils ne sont , au contraire , que momentanés. On ne les fait que quand il y a nécessité urgente. Hors cela , la vie qu'ils mènent est plus oisive qu'on ne peut le concevoir. Il y a des Epicuriens qui font consister le bonheur dans l'indolence entière du corps & dans une parfaite tranquillité d'esprit : les Sauvages des deux sexes sont , en ce cas , les peuples les plus heureux de la terre. Libres de tous soins,

ils jouissent du moment présent, oublient le passé & ne prennent pas la moindre inquiétude de l'avenir. Étendus, nonchalamment, pendant l'été, sur le verd gazon, ils chantent, ils rient, ils jouent & ils racontent à leurs enfans les faits de leurs anciens Héros pour tâcher de leur inspirer la même ardeur guerrière; & l'hyver, enveloppés dans les fourrures que la nature prodigue leur fournit, ils dansent, font des festins & bravent les rigueurs d'une saison qui se fait redouter de nos Européens efféminés.

Le guerre est la grande affaire de leur vie, la première passion de leur âme, & leurs plaisirs s'en ressentent. Il n'y a personne qui n'ait entendu parler de leurs danses militaires; leurs chansons n'ont presque jamais d'autre sujet. Je n'en ai pû trouver qu'une sur l'amour. C'est une espèce.

de refrain qui m'a paru simple & expressif:

- » Je vous aime :
- » Je vous aime tendrement :
- » Je vous aime tout du long du jour.

Apprends-la à nos fots amoureux; ils auront, du moins, quelque chose à dire à leurs Belles. J'ai demandé à un vieux Sauvage s'ils n'avoient pas des chansons d'un autre genre : ils en ont aussi sur l'amitié. Je l'ai prié de m'en traduire une en François. Il m'a répondu d'un air fier qu'ils ne faisoient point de traduction, & que si l'on avoit envie d'entendre leurs chansons, il falloit apprendre leur langue. Je ne sçais ce que diroit le fameux Citoyen de Genève, s'il étoit ici. Il seroit, sans doute, fort étonné de l'harmonie de cette langue, sur-tout, dans la bouche des femmes. Elle n'est, peut-être, pas

moins susceptible que la Langue Italienne de s'accorder avec la Musique. . . Ils en sont si jaloux, ils ont en même temps conservé leur esprit dans une telle indépendance, qu'ils n'ont jamais voulu souffrir, en se soumettant à la Religion Romaine, que l'on fit le Service divin dans une autre langue que la leur. Les femmes, qui ont communément la voix belle, chantent au Chœur avec beaucoup de goût. Elles sont, en même temps, si recueillies, qu'on pourroit, sur ce point, les donner pour exemple aux Nations les plus civilisées.

Elles sont grandes, bien faites, elles ont de beaux yeux, & si ce n'étoit leur couleur & leur chevelure qui est rude, noire & mal-propre, il s'en faudroit beaucoup qu'elles ne fussent désagréables: mais ce n'est qu'avant le mariage qu'elles ne

sont pas sans quelques attraits. La vie pénible qu'elles menent après ne tarde pas à les flétrir. Elles deviennent grossières, épaisses, hommasses & perdent, en moins de deux ans, le pouvoir &, même, le desir de plaire. Les charmes de nos Belles ne sont souvent pas plus durables. Mais le desir?... Il ne passe pas si vite, & qu'y gagnent-elles?.. Les femmes Sauvages sont plus heureuses. Si elles perdent tout ce qu'elles ont de plus précieux, elles acquierent, en revanche, un nouvel empire en se mariant. On les consulte sur toutes les affaires de la Nation. Ce sont elles qui en choisissent le Chef quand la place est vacante : elles sont les Arbitres souveraines de la paix ou de la guerre : elles décident du sort des captifs qui tombent au pouvoir des vainqueurs. Un sourire les adopte pour leurs

enfans... mais il arrive trop souvent qu'ils n'obtiennent qu'un coup d'œil féroce, & c'est le signal de la mort la plus cruelle.

Un Missionnaire Jésuite m'a raconté, à ce sujet, une histoire qui fait horreur. Il demeuroit, pendant sa Mission, chez une Indienne. Un jour qu'elle donnoit à manger à ses enfans, son mari lui amena un prisonnier Anglois. Elle s'élança aussitôt sur ce malheureux, lui abbattit le bras d'un coup de hache & donna à boire à ses enfans son sang qui ruisseloit. Le Jésuite lui reprocha sa cruauté... Quoi! lui dit-elle, d'un ton farouche, « ne sçavez-vous pas » que mes enfans doivent aller à la » guerre? Il faut bien que je leur » inspire du courage, & c'est pour- » quoi je leur donne à boire du sang » humain ».

Tu frémis... Cette anecdote est

affreuse & te donne, sans doute, du dégoût pour nos Dames Indiennes. Il est sûr qu'elles n'excellent pas dans la douceur qui est si convenable à leur sexe. Mais il y a des Dames ici qui semblent faites pour te plaire. Les Canadiennes seroient, à tes yeux, les plus aimables femmes du monde. Gaies, vives, coquettes, peut-être en aurois-je la même opinion si elles changeoient leur coquetterie en sensibilité : mais moins tendres que galantes, plus flattées de pouvoir inspirer une passion que susceptibles de la ressentir, elles sont comme leurs Compatriotes d'Europe : elles préfèrent les attentions extérieures d'une admiration feinte, aux sentimens réels du cœur. Il n'y a peut-être point de femmes sur la terre qui parlent plus d'amour que les Françoises, & qui en ressentent moins. Les Angloises, au

D'ÉMILIE MONTAGUE. 35
contraire, s'affectent vivement ;
mais elles semblent rougir du sen-
timent délicieux auquel elles doi-
vent tout leur empire.

Je vais accompagner une des
plus jolies Dames Françoises qu'il
y ait ici, jusqu'au chemin de Sainte-
Foy. C'est notre Hyde-parc, c'est
le beau Boulevard de Paris. Il n'y a
point de soirée qu'on n'y voye une
cinquantaine de calèches remplies
de femmes charmantes. L'heure du
rendez-vous approche. Tu quitte-
rais tout pour t'y trouver : moi je ne
quitte que ma plume : elle n'est plus
entre mes doigts que pour t'assurer
des sentimens que t'a voués ton ami

R I V E R S .



Bvj



L E T T R E V.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Québec, le 4 Juillet 1766.

L'Inconstance est-elle donc le partage de l'homme? Scavez-vous, ma chere Lucie, que tous ces paysages qui m'entourent & que je trouvois si agréables, commencent à m'ennuyer? Ils m'ont fait goûter tout le plaisir que des êtres inanimés peuvent inspirer. Mais je sens que ce plaisir a besoin d'être vivifié par quelqu'autre. Les scènes qui se déploient sous mes yeux sont admirables; mais on se lasse de ce qui est pure scène. La plus riante perspective perd ses agrémens & devient insipide quand les regards y sont accoutumés. Les charmes de la

nature nous causent des transports de joie : nous nous imaginons qu'il en fera toujours de même : cela est bien différent. Hélas ! nous soupirons après la société & les plaisirs vifs du cœur. Nous voudrions être au milieu des personnes qui nous sont chères, & nous entretenir avec elles... Il y a ici de fort belles femmes : il y a des hommes de mérite : mais nos affections ne dépendent pas de nous, & je ne me suis point encore aperçu que mon cœur penchât vers qui que ce soit : il est plongé dans un vuide qui me pèse, & je n'ai de ressource pour le tirer de cette espèce de néant, que de me livrer avec ardeur aux affaires de mon établissement.

J'ai pourtant des avantages ici que beaucoup de mes compatriotes n'ont pas. Je les dois à ma facilité

de parler François. Remerciez-moi, Lucie, de l'application que j'ai donnée à l'étude de cette Langue. Vous êtes curieuse & je ne pourrois vous satisfaire sur une foule de choses que vous voulez sçavoir si je n'avois pas apprise. Elle me protège par-tout, c'est une espèce de clef qui m'ouvre toutes les portes. Elle m'a introduit dans les Couvens & j'y vais fréquemment : ma modestie m'a gagné la confiance des Religieuses. Je suis le favori de toutes les *anciennes*. Elles se sont déclarées hautement sur mon compte, & ce qu'elles disent de moi, si j'avois de la vanité, me feroit croire que je suis le plus aimable homme de toute la Colonie. Il m'est permis de les voir quand je veux. Je le voudrois, peut-être, rarement si je ne voyois qu'elles mais on ne me fa-

vorise pas à demi. Les jeunes Nones viennent également à la grille quand j'y suis, & il y en a qui sont extrêmement jolies.

Mais vraiment j'y songe. A quel propos, je vous prie, m'avez-vous demandé des détails sur les Couvens ? Est-ce que vous seriez, par hazard, tentée de vous y renfermer ? Vous Religieuse ?.. Oh ! c'est pour le coup qu'il n'y auroit plus de sûreté dans les Cloîtres. Il n'y a pas un homme qui ne forcât les grilles, qui n'escaladât les murs... Ma chere petite Lucie enlevée, deviendroit l'héroïne de quelque Roman singulier... Voyez donc si vous voulez vous faire une réputation.. Il ne tient qu'à vous... Je dirai un mot & je vous ferai ouvrir l'un ou l'autre de nos trois Couvens ; vous n'avez qu'à choisir.

Il y a d'abord les Ursulines. C'est

l'Ordre le plus austère de l'Eglise Romaine, après celui dont les règles sont assez cruelles pour défendre à celles qui s'y engagent, la charmante douceur de parler.... mais on parle chez les Ursulines, & c'est un privilège que vous ne voudriez sûrement pas abdiquer. Je suis étonné qu'il y ait dans le monde une seule Carmelite... La Maison de nos Ursulines est fort grande & fort belle. Il y regne cependant un air sombre. C'est peut-être une idée qui naît de ce que les Religieuses sont habillées de noir & de la pâleur extrême que leurs jeûnes fréquens répandent sur leurs visages. Et que deviendroient les roses qui animent le vôtre?... L'Eglise est magnifiquement ornée, aussi claire, & aussi gaie que le Couvent paroît triste. Je vous dis, comme vous voyez, tous les *pour & contre*. La Supé-

D'EMILIE MONTAGUE. 41
rière est Angloise. Les Sauvages la firent prisonniere dans son enfance. Un Officier François la retira de leurs mains, & la mit dans cette Maison. Quelle liberté il lui rendit! Je ne connois point de femme, cependant, qui, en apparence, soit plus contente de son sort. Il est vrai qu'elle a plus de soixante ans... Les murmures de la nature sont couverts de glace à cet âge... Elle est extrêmement aimable. L'air de bonté qui est répandu sur sa physionomie, captive d'abord tous ceux qui la voient, & sa conversation est si agréable, qu'on se plaît à rester avec elle... Mais je vois que cela ne vous séduit pas. Une conversation! le bel amusement pour une jeune fille de vingt ans!

Les deux autres Couvens sont des Maisons de charité. L'Hôtel-Dieu est très-agréablement situé. On y a

une vue sur les deux rivières & sur l'entrée du Port. La Maison est gaie, aérée, charmante. Une jolie femme doit être enchantée de s'y faire Religieuse, à cause seulement de l'habit : quel air n'a-t-elle pas sous un voile de gaze noire qui flotte sur une robe blanche ? Les règles ne sont pas si austères que celles des Ursulines, & l'Ordre est bien plus utile. Les Religieuses s'y dévouent toutes au soin des malades, & l'on diroit que le Ciel les en récompense. Elles sont gaies, vives & jouissent d'une fraîcheur, d'une santé que les Ursulines n'ont pas.

L'Hôpital-Général est situé à un mile de la Ville, sur les bords de la rivière Saint-Charles. C'est le plus agréable des trois Couvens. On y suit les mêmes règles qu'à l'Hôtel-Dieu : c'est aussi le même habillement, mais distingué par la croix

que l'on a accordée aux Chanoines-
ses en Europe. Saint Vallier, second
Evêque de Québec, procura cette
distinction aux Religieuses. L'inté-
rieur de la Maison est magnifique :
la propreté, l'élégance, l'ordre, la
régularité regnent dans le dedans.
Les Religieuses sont toutes d'extrac-
tion noble. Il semble aussi, à les
voir toutes, que leur règle exige
pour point essentiel qu'elles soient
belles : elles le sont généralement.
Elles sont, avec cela, fort enjouées,
elles ont l'air du monde. Leur con-
versation est aisée, polie, animée.
Vous oubliez la Religieuse avec
elles pour ne voir que la femme de
distinction. En un mot, c'est aux
Ursulines qu'on trouve les meilleu-
res Religieuses ; & à l'Hôpital-Gé-
néral, les femmes les plus agréables.
Le chagrin, cependant, perce à tra-
vers leur satisfaction apparente.

L'empressement qu'elles ont à vanter leur bonheur sans qu'on leur demande si elles sont heureuses, prouve assez, selon moi, qu'elles ne le sont pas.

Hé bien, ma chere Lucie, dites-moi ce qu'il faut que je fasse? Parlerai-je? ne parlerai-je pas?... Oh! je devine d'avance que votre curiosité s'en tiendra à ma description.. Vous ne voudrez pas faire d'épreuve par vous-même. Je vous en félicite assurément.

Il n'y a point d'homme, sans doute, plus indulgent que moi sur les travers des autres, & particulièrement sur ceux dont une dévotion mal-entendue est la source. Je souffre volontiers que chacun fasse à sa mode des folies & des extravagances: mais je me sens, malgré cela, animé du zèle le plus vif contre des Institutions qui sont si contraires au bien.

public & si fatales au bonheur des particuliers; qui entraînent le sacrifice de la beauté & de l'innocence pour les plonger dans l'esclavage, dans les regrets, dans des malheurs aussi durables que la vie, & dans une prison plus fâcheuse, plus accablante que celles où la juste sévérité des Loix renferme les plus grands coupables.

On ne pourroit jamais croire, si l'expérience ne le prouvoit pas, qu'il y ait des êtres raisonnables qui, en se condamnant eux-mêmes à des tourmens volontaires, s'imaginent servir le Dieu de miséricorde: qui croient lui plaire en se privant de l'état de société où il les a mis, & pour lequel il les a formés: qui pensent mériter ses faveurs en renonçant aux plus douces affections du cœur humain, & aux tendres noms d'amis, d'épouse, de mere:

qui se croiroient indignes de sa grace, s'ils ne détruisoient pas, autant qu'ils le peuvent, les grandes vues de la création, s'ils ne se refusoient pas aux amusemens les plus innocens : enfin, s'ils n'abdi-quoient pas tous les dons de cette Puissance bienfaisante qui nous a créés pour nous rendre heureux. La santé, la beauté, la sensibilité, la gaieté, le calme & la tranquillité de l'esprit, sont ses présens les plus précieux, & on croit lui faire un sacrifice agréable en méprisant tant de bienfaits ! C'est, selon moi, le comble de l'outrage.

Je ne suis point encore revenu du trouble dans lequel m'a jetté, ces jours ci, le spectacle d'une fille charmante qui a fait ses derniers vœux aux Ursulines. Toute sa physionomie annonçoit une âme destinée aux sentimens les plus délicats de

l'an
de
ent
par
sem
qu'
am
elle
mal

I
per
pru
cha
&
gie
de
ave
reç
la
sou
ma
just

l'amour, & aux liens les plus doux de l'amitié : mais conduite par un enthousiasme passager, ou, peut-être, par une vanité enfantine, artificieusement excitée, au pied d'un Autel qu'elle arrosera bientôt des pleurs amers du repentir & du remords, elle prononça son dévouement au malheur.

La cérémonie, réglée pour frapper l'imagination de la jeunesse imprudente, étoit solennelle & touchante. La marche processionnelle & saintement recueillie des Religieuses, la douceur & l'harmonie de leurs voix, la dévotion profonde avec laquelle l'aimable Enthousiaste reçut le voile & fit le vœu cruel qui la séparoit du monde pour toujours, souleverent mon cœur en dépit de ma raison, & je me sentis touché jusqu'aux larmes.

Je ne sçais pas, cependant, ce

qui m'affecta le plus sensiblement. Mais l'aimable victime, elle seule, ne pouvoit manquer d'exciter des sensations douloureuses. Je n'ai jamais vû d'objet plus intéressant. L'élégance de sa taille, sa beauté touchante, son air, ses mouvemens pleins de grace, tout en elle étoit enchanteur. Le plaisir brilloit sur ses joues embrâsées. Le feu de l'enthousiasme étincelloit dans ses yeux : la joie ne s'étoit jamais peinte aussi vivement sur la physionomie de l'épouse la plus heureuse : ses mouvemens étoient si légers qu'elle ne sembloit pas toucher à terre : on auroit dit que toute sa personne avoit quelque chose de plus qu'humain.

O superstition, quel est ton empire !* Tu n'as, certainement, point

* Le Lecteur se souviendra que c'est un Anglois qui parle.

de

de plus cruel ennemi que moi... J'avoue, pourtant, ma chere Lucie, qu'elle est moins contraire à la véritable vertu dans votre aimable sexe que dans le nôtre, & qu'on peut s'y livrer avec moins de danger. Elle est sombre & féroce chez les hommes : elle aiguise le poignard, elle allume le feu pour brûler la victime... Elle ne se porte pas à ces horreurs chez les femmes. Douce, modérée, bienfaisante même, elle les excite à faire des actes d'amitié & d'humanité... Mais ne leur fait-elle pas toujours faire un crime en substituant uniquement l'amour de Dieu aux devoirs sacrés que la société exige d'elles ?

On plaint & on admire en même temps Madame de la Pelleterie qui fonda le Couvent des Ursulines, & à laquelle la Colonie est, en quelque façon, redevable de son exis-

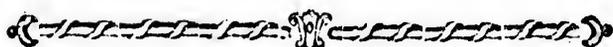
tence. Jeune, riche, aimable, veuve dans la fleur de son âge, libre de ses actions, le monde lui rioit. Elle l'abandonna, cependant, avec tous ses plaisirs pour se dévouer aux austérités de la vie religieuse. Elle pensoit que c'étoit le plus sûr moyen de gagner le Ciel & d'obtenir une félicité éternelle. Transportée de ce délire, elle brava les périls de la mer & les dangers qu'elle devoit courir au milieu d'un peuple sauvage. Elle prit terre sur un rivage inconnu. Dépourvue de tout secours, elle soutint, avec courage, les extrémités du froid & du chaud, de la soif & de la faim, & se crut récompensée par des services que son imagination lui représentoit comme des choses agréables à la Divinité. Il n'y a, sans doute, que la bigotterie qui puisse refuser des louanges à une action semblable.

D'EMILIE MONTAGUE. 58

Quel dommage que la raison n'en puisse pas également justifier le motif ! Les personnes qui ont de la candeur souhaiteroient que celles que le Ciel a douées d'une vertu si héroïque dirigeassent mieux leurs vues, & qu'elles n'eussent d'objet que de faire leur bonheur & celui des autres.

Mais ne vous appercevez - vous pas, chere Lucie, que voilà une lettre bien longue & bien chargée de réflexions?... J'en compte les pages... Comment ai-je pû écrire tout cela de suite ? Une autre ne me pardonneroit pas d'avoir risqué de l'ennuyer : mais ma Lucie est indulgente : elle n'en aimera que mieux son frere

RIVERS.



L E T T R E VI.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Montréal, ce 9 Juillet 1766.

J'Arrivai hier ici , chere Lucie. Félicitez-moi. Mon cœur s'est sauvé d'un feu mieux artifié que ceux qu'ont éprouvé tous les Chevaliers errans du monde. Je n'ai trouvé , à chaque pas , sur toute ma route , que des filles charmantes , vives , pleines d'esprit , coquettes , enjouées , habillées comme les Bergères des Romans , & qui n'ont pas la plus légère teinte de cette mauvaise honte qu'on remarque dans nos Villageoises les mieux élevées.

Les Payfans sont ignorans , paresseux , mal-propres , stupides au-

delà de tout ce qu'on en peut dire : mais bons, affables, civils : ils se font un plaisir de l'hospitalité, & de la rendre agréable à leurs Hôtes. C'est ce qui les engage à laisser à leurs femmes & à leurs filles le soin de faire les honneurs de la maison, & elles s'en acquittent avec une attention qui doit plaire à tout voyageur qui a l'âme bien placée. Ils ont l'air d'être pauvres : mais on m'a assuré que cette pauvreté n'est pas réelle. Ils m'ont plu infiniment. J'ai mangé de ce qu'ils avoient avec autant d'appétit que si l'on m'eût donné des ortolans dans un Palais doré. Leur conversation est gaie & amusante. Mais toutes les petites connoissances, répandues dans le Canada, sont le partage des femmes. La plûpart des Seigneurs même sont comme étoient les Grands en Europe jusqu'au quinzieme siècle :

ils ne sçavent pas signer leur nom.

Le chemin de Québec à Montréal est une rue presque continuelle. Les villages, qui s'étendent le long des bords du fleuve Saint-Laurent, sont si nombreux & si près les uns des autres, qu'ils laissent très-peu d'espaces sans maisons en vue. La file n'est interrompue que par des rivières, quelques bois & des montagnes qui rendent la scène plus agréable en y jettant de la variété. Je ne me souviens pas d'avoir fait un plus charmant voyage, si ce n'est, peut-être, le long de la Loire, depuis Orléans jusqu'à Saumur. Les riantes perspectives du jour animoient les conversations de la foirée, & j'ai regretté de me trouver sitôt à Montréal.

L'Isle de Montréal, où est la Ville qui porte le même nom, est un canton de terre admirablement bien

D'ÉMILIE MONTAGUE. 55
cultivé. Il est moins sauvage, moins
magnifique que les environs de Qué-
bec : mais il est plus riant & plus
gai. Les Dames, qui semblent faire
du plaisir leur unique affaire, m'ont
paru belles. Je les ai presque toutes
vûes ce matin se promener autour
de la Ville, dans des calèches, avec
des Officiers Anglois. Elles ont un
air de vivacité qui charme. Oh ! je
veux faire connoissance avec toute
leur aimable troupe. Mon séjour
ici ne doit pas être long ; mais ce
n'est pas une raison pour qu'il soit
triste. On m'a dit qu'elles aimoient
de petits bals à la campagne. Je leur
en donnerai un aussi-tôt que je leur
aurai fait mes visites de cérémonie.

A six heures du soir.

Je viens de dîner avec des Offi-
ciers : on tient table ici long-temps...
Ils m'ont appris que j'avois deux vi-

fités à rendre, auxquelles je ne m'attendois pas. C'est à deux Dames Angloises, qui demeurent à quelques miles de la Ville. L'une est la femme du Major du Régiment, & l'autre est sur le point de se marier à un des Capitaines qui se nomme le Chevalier Clayton. C'est, dit-on, un fort bel homme. La mort d'un parent éloigné vient de lui faire passer de grandes richesses & un titre de Baronnet. Il est actuellement à la nouvelle Yorck, & l'on n'attend que son retour pour faire le mariage... Il ne s'en fait point ici qu'il n'y ait, en même temps, une fête générale; & si je reste, me voilà enveloppé pour quinze jours dans les bals & les festins.

A huit heures.

J'ai rendu quelques visites. Je ne peux pas dire que j'ai vû des beau-

D'EMILIE MONTAGUE. 57
tés : mais j'ai vû des femmes tout-à-
fait aimables , dont les manieres sont
aisées, l'accueil obligeant. Leur vi-
vacité releve infiniment leurs char-
mes : elles ont beaucoup de pen-
chant pour les Officiers Anglois...
Les François du Canada ne sont pas
ce que sont les François d'Europe...
Ils ne se captivent pas comme eux
le cœur des Dames : ils n'ont guère
de part ici à leurs faveurs.

Jeudi matin.

Je pars avec un ami pour aller
chez le Major Melmoth & rendre
ma visite aux deux Dames Angloi-
ses. Je n'y vais qu'avec une sorte de
répugnance. Je ne me soucie point
des Demoiselles qui vont se marier :
elles sont si entichées de l'heureux
mortel qui les a subjuguées , qu'elles
se croient dispensées des politesses
les plus ordinaires envers les autres.

Tous les égards, toutes les attentions font pour lui, & la petite vanité d'avoir été préférée à cent autres belles, acheve de les rendre insupportables. On dit, cependant, que ces deux Dames sont aimables.

14 Juillet à 8 heures du soir.

Ah ! Lucie, quelle injustice ! C'est un Ange. Heureusement qu'elle est engagée ! sans cela rien ne pourroit rassurer mon cœur. Qui auroit pu croire que c'est dans les forêts du Canada que j'aurois trouvé la beauté, la délicatesse, la sensibilité & tous les charmes réunis du beau sexe ?

Vous m'avez dit bien des fois que je suis enthousiaste dans mes éloges. Mais je ne le suis point cette fois-ci : elle est réellement charmante. Je veux m'unir avec elle par les plus doux liens de l'amitié. Elle doit re-

D'EMILIE MONTAGUE. 59
tourner en Angleterre aussi-tôt son
mariage, & je l'ai prévenue des
liaisons amicales que je veux que
vous fassiez ensemble : vous êtes
formées l'une & l'autre pour vous
entr'aimer.

Le Major nous a retenus une se-
maine à sa campagne dans un cer-
cle continuel d'amusemens champê-
tres ; mais sans pêcher, sans chasser.
Les Dames pouvoient prendre part
à tous ces plaisirs. C'étoient de pe-
tits bals rustiques & des parties de
promenade dans le voisinage, d'au-
tant plus agréables que nous y ren-
contrions presque toujours les plus
jolies femmes de la Ville... Madame
Melmoth est une brune piquante
fort aimable... Mais Emilie Mon-
tagne ! je ne veux vous en rien
dire... Vous ne manquerez pas, si
je vous faisois son portrait, de soup-
çonner que j'en suis amoureux, & je

ne le suis pas. Il suffit qu'elle en aime & qu'elle en épouse un autre pour que je ne voye ses charmes qu'avec cette espèce de plaisir que je considère les vôtres , & qui , quoique extrêmement vif , est , cependant , sans le moindre mélange de desir.

Je vous ai dit qu'elle étoit charmante. Il y a ici des hommes qui ne la trouvent pas telle : mais elle est pour moi la beauté la plus parfaite. Mes idées de beauté ne sont , peut-être , pas ordinaires. Je n'ai que peu de goût pour une femme dont tout le monde dit froidement : ah ! qu'elle est belle ! J'adore la beauté ; mais ce n'est pas uniquement à la régularité des traits , à la fraîcheur & à la vivacité du tein que je l'accorde. C'est la vie , c'est l'esprit , c'est l'animation , c'est... enfin , c'est Emilie Montague qui , sans être

une beauté régulière , charme tous les cœurs sensibles. Toutes les autres femmes , quoique aimables , ne paroissent auprès d'elle que des statues de marbre. Blonde , pâle , mais d'une pâleur fine , délicate & qui ne vient point d'un dérangement de santé , de beaux cheveux , des yeux noirs , grands , languissans... Ah ! elle paroît faite pour sentir jusqu'à l'excès la douce passion qu'elle inspire... Sa taille est svelte , élégante. Son air de douceur , de langueur , saisit d'abord l'âme. Ses yeux , les plus intelligens que j'aie jamais vûs , vous tiennent enchaîné par leur sensibilité enchanteresse.

Les charmes de sa conversation sont inexprimables : mais ce qui me flatte le plus , ce sont ses manieres attentives , sa politesse. Il est rare d'en voir chez une personne éprise d'amour. Le desir extrême qu'elle a

de plaire à l'homme qu'elle aime ; détourne communément les égards qu'elle doit aux autres. Elle doit cette honnêteté à son bon jugement & à la douceur naturelle de son âme qui lui donne la plus forte envie de plaire. J'ai moi-même une envie qui est bien digne de ma philosophie sur ces sortes de matieres , & de l'étude que je m'applique à faire du cœur humain. Je voudrois la voir auprès de son amant. Je voudrois observer la progression de ses charmes en sa présence. L'amour embellit la figure : la plus indifférente : la sienne auroit un feu , une vivacité ! ... Quels yeux, s'ils étoient animés par l'objet de sa tendresse !

L'âme, en aimant, acquiert de nouvelles forces, de nouvelles beautés. Une femme d'honneur n'est jamais si agréable , elle n'est jamais si vertueuse que quand elle devient

D'EMILIE MONTAGUE. 63
sensible au mérite d'un homme qui
est digne de son affection. Vous
avez beau vous imaginer que vous
êtes belle, je ne vous croirai point
que vous ne me disiez en même
temps que vous aimez. Vous ferez
étonnée de vous-même.

Mais vous ai-je dit qu'Emilie avoit
la plus belle main, & le plus beau
bras du monde? ... C'est beaucoup;
du moins, si l'on peut y comparer
les vôtres. Son ton de voix est d'une
douceur si mélodieuse... La plus ai-
mable des femmes ne pourroit faire
d'impression sur mon cœur sans
cette perfection... Il me semble que
vous vous ressemblez beaucoup tou-
tes deux. Vous m'avez dit cent fois
que j'aurois été votre amant si je
n'étois pas votre frere... Cette res-
semblance prouve que vous aviez
raison. Vous êtes aussi belle que
peut l'être une femme dont la sen-

sibilité n'est pas encore en mouvement.

Je donne bal demain : Madame Melmoth en fera les honneurs ; mais elle est grosse & elle ne pourra danser. Cette circonstance a fait naître une dispute qui ne flatte pas peu ma vanité. Les Dames s'intriguent pour danser avec moi. Et je retournerois en Angleterre ! J'irois me confondre dans une foule où l'on ne me regarderoit pas , tandis que les Belles affichent pour moi la rivalité en Canada ! Cet échange est trop agréable. . . Cependant , ce point important n'est pas encore réglé : il est difficile d'ajuster ici l'étiquette. Cette affaire , heureusement , ne me regarde pas. Ma main est destinée à la plus haute généalogie , & il y a ici des gens qui se prétendent préadamites sur ce point : nous nous pi-

D'EMILIE MONTAGUE. 65
quons beaucoup de l'antiquité de
notre noblesse à Montréal.

A 4 heures.

La dispute a été vive : mais cela est fini : il n'y aura point de duel. Les deux Dames qui s'étoient le plus échauffées , ont cédé le point d'honneur à Emilie ; mais c'est à condition qu'elles ne pourront danser ni l'une ni l'autre avec moi : la querelle recommenceroit avec plus de feu ; mais vous pensez bien que j'observerai volontiers les articles du traité.

Samedi matin.

La nuit la plus agréable vient de se passer : nous nous sommes beaucoup amusés. Les Dames étoient bien parées , de bonne humeur avec elles-mêmes & avec les autres. Emilie avoit l'air de Vénus entourée de seize Graces , c'étoit le nombre des Da-

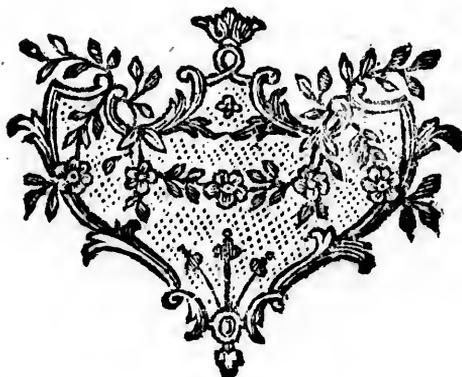
mes. Rien n'est plus favorable à la beauté qu'un bal. Un état de repos n'a point de graces. La nature en mouvement est plus riante. Les arbres agités par le vent, un vaisseau sous voile, un cheval abandonné & qui court, une belle femme qui danse, sont des objets ravissans. Il n'y a, peut-être, pas d'homme dans le monde qui ait plus d'aversion que moi pour une vie tranquile & sans mouvement.

Je retournerai demain pour un mois chez Melmoth. Ne craignez rien, Lucie. Je vois toutes ses perfections; mais je ne les vois qu'avec les yeux de l'admiration. Une femme engagée perd, comme femme, tous ses attraits avec moi. Il n'y a point d'amour sans un rayon d'espoir. Ma seule ambition est d'être son ami. . . Je voudrois être le con-

D'EMILIE MONTAGUE. 67
fident de ses passions. . . Avec quelle
ardeur un cœur comme le sien ne
doit-il pas aimer !

Adieu , ma chere Lucie.

RIVERS.





LETTRE VII.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Montréal , le 15 Août 1766.

PAR le ciel , Lucie , c'en est trop. Je ne puis résister à tant d'atteintes. Qu'ai-je fait aussi ? Devois-je rester si long-temps chez Melmoth ? Il est impossible de se garantir des charmes de cette séductrice. Une femme aussi aimable ne pourroit-elle donc pas se passer d'esprit & de jugement ? Je consentirois encore qu'elle eût ces belles qualités, si elle ne mettoit pas , en même temps , dans toutes ses manieres, une douceur qui se glisse & s'insinue imperceptiblement dans l'âme , & qui embelliroit la laideur même... Mais je ne lui par-

don
vou
ne.
n'a
ses
pas
soin
si m
tit t
au
elle
la li
cha
qu'
pré
d'an
poi
ma
fer
vou
tou
che
je

D'EMILIE MONTAGUE. 69

donne pas d'avoir cet avantage. Je voudrois, au moins, qu'elle fût vaine. Il semble, au contraire, qu'elle n'a pas la moindre connoissance de ses perfections. En vérité, cela n'est pas tolérable. Je le lui disois hier au soir, & elle me fit un sourire si fin, si malicieux !... Je crois que ce petit tyran a fait le projet de m'ajouter au nombre de ses esclaves... Mais elle se trompe... Je ne grossirai point la liste des malheureux qu'elle enchaîne. Si j'aime une femme, il faut qu'elle soit si éloignée de donner la préférence à un autre, qu'elle n'ait d'âme que pour moi. Je n'entends point raison sur ce point... Ainsi, ma belle Emilie, vous pouvez penser & imaginer tout ce que vous voudrez... Je vous défie, vous & tous vos attraits... Cependant, ma chere Lucie, je sens qu'il faut que je m'échappe. La fuite ne convient

pas trop à un Militaire : mais il y a des cas où c'est, pourtant, le meilleur parti qu'on puisse prendre, & je ne ferai pas ici dans une heure. Je vais retourner à Québec.

Je me propose de rester, au moins, dix jours en route. Je veux voir tous les Curés des Villages où je passerai pour tâcher de recueillir des connoissances locales, qui puissent m'être utiles dans mon projet d'établissement. L'oïveté est la source de tous les maux & elle nourrit l'amour : je veux m'occuper. Rien ne convient mieux à mon tempérament & à ma façon de penser que ce dessein. Le plaisir de cultiver ici la terre est au-dessus de cet emploi en Angleterre. L'Amérique est dans son enfance à cet égard, & l'Europe dans sa décrépitude. J'ai déjà quelques connoissances de l'Agriculture. Je sçais mes Géorgiques par cœur,

& avec un peu de secours je me tirerai d'affaire. Je veux, en très-peu de temps, devenir un des premiers Laboureurs de la Colonie.

Attendez-vous, ma chere Lucie; à voir mon nom à chaque page du *Museum Rusticum*. Je compte faire en Agriculture les découvertes les plus surprenantes. La force de mon génie m'a déjà fait remarquer ici deux choses qui ne sont pas communes ailleurs. La campagne est riche, la ville pauvre : c'est tout le contraire sur votre continent. Les montagnes y sont stériles, les vallées fertiles; ici, c'est l'opposé. Jugez par-là des heureuses dispositions que j'ai pour devenir utile à la société. Je me suis toujours senti un penchant décidé pour l'étude de la Philosophie naturelle.

Dites, je vous prie, à ma mere toute l'ardeur avec laquelle je vais

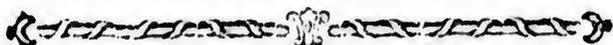
me livrer à mon projet. Elle ne pourra, alors, qu'approuver mon voyage. Assurez-la de mes plus tendres respects. . . On m'avertit que ma chaise est à la porte ; je pars. Adieu.

RIVERS.

A propos, on attend l'Amant à chaque instant. Il me semble que je n'aurois pas été fort content de le voir arriver. Un tiers fait toujours une triste figure dans ces sortes d'occasions. Jugez du plaisir que j'y aurois eu, moi, qui aime à faire une des figures principales par-tout où je me trouve. Je m'enfuis toujours quand je soupçonne qu'on ne me placera que dans le fond du tableau.



LETTRE VIII.



L E T T R E V I I I .

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

JE suis vain de toutes les nouvelles connoissances que j'ai acquises en venant de Montréal ici. Cette Colonie est une mine abondante qui n'est pas encore ouverte. Ce n'est pas une mine d'or, mais elle est plus précieuse. C'est le sol le plus riche pour y cultiver le bled & y élever du bétail. Il n'y manque que de l'encouragement & de la culture. Les Canadiens se trouvent à leur aise presque sans travail. La nature est ici une mere libérale, qui prodigue ses dons sans, pour ainsi dire, en être sollicitée. La bigoterie, la superstition, la stupidité & la paresse

réunies , n'ont pas eû assez de force pour plonger les habitans dans la misère. Je me réjouis de ce que mon domaine & mon travail me promettent tant d'aifance.

Les Curés m'ont reçu avec la plus grande honnêteté , quoiqu'ils n'ayent que de misérables Cures. Le Clergé Paroissial est utile par tout & devroit être dans une plus grande aifance. Mais je n'aime pas les Moines ; ce sont autant de bourdons dans la ruche politique , qui semblent ne s'étudier qu'à se rendre le plus inutiles qu'il leur est possible dans le monde.

J'ai fait , par-tout où j'ai passé , une visite à la Dame du village. Pour les Seigneurs , si j'en excepte deux ou trois , il n'y en auroit pas un seul qui méritât qu'on l'allât voir s'il n'étoit pas marié.

Les femmes me plaissent de plus

en plus... C'est dommage que je n'aye pas l'humeur tournée à la galanterie ; j'imiterois assez bien le ton qu'on lui donne en France , & je serois préféré ici aux hommes les plus à la mode.

Hélas ! je ne voudrois l'être que d'Emilie . Que j'envie le Chevalier Clayton ! Quel bonheur le Ciel lui prépare ! mais aura-t-il assez d'âme pour le goûter ?

Je veux faire des efforts pour ne plus songer à elle . En vérité , il étoit temps que je la quittasse . Combien il m'en a coûté pour m'en éloigner !.. Et quelles peines plutôt ont suivi ma séparation ! Sçavez-vous bien , chere Lucie , que je n'ai presque pas fermé l'œil depuis ce moment ? Rien n'est si déraisonnable , sans doute ; mais j'ai beau faire , je n'y peux trouver de remede .

Je viens d'apprendre que votre

amie Miss-Bell Fermor est avec son pere qui a passé ici pour joindre son Régiment. Ils sont à Sillery , & je vais dans l'instant les aller voir... On m'a dit que beaucoup d'autres Dames Angloises étoient aussi arrivées pendant mon absence.. Je n'aurai pas le temps de leur rendre visite. J'ai encore beaucoup de lettres à écrire ce soir , & je pars demain avec quelqu'un pour aller dans un village Indien , où je passerai, peut-être , quinze jours. Adieu , chere Lucie. Je vous aurois encore dit quelque chose : mais je suis interrompu. Recevez , cependant , de nouvelles assurances de la tendre amitié de votre Frere

RIVERS.



LETTRE IX.

*Le Colonel Rivers , à Madame
Melmoth.*

A Québec , le 24 Août 1766.

ON ne peut pas toujours , ma très-belle Dame , exprimer ce qu'on pense. Je sens tout le prix de l'apostille que vous avez ajoutée à la lettre du Major : mais je manque de termes pour vous le faire connoître... Ce n'est point à lui que j'écris ; & j'espère qu'il ne s'en fâchera pas. En tout cas , je vous prie de lui dire , que cela ne m'affecteroit pas beaucoup. J'ai bien plus d'envie de vous plaire qu'à lui : il en peut aisément deviner les raisons sans que je les dise.

Je croyois que vous aviez plus de

pénétration que vous n'en faites paroître. Vous me supposez indifférent. Il s'en faut beaucoup que je ne le sois. La sensibilité, au contraire, est mon grand défaut. J'avoue qu'il n'est pas aisé de l'ex citer : ce privilège sûrement n'est pas l'appanage de vos petites beautés *de tous les jours*. Mais cela n'empêche pas que je n'aye un cœur admirablement bien disposé pour aimer... Il est difficile de me plaire... Mais je ne suis *pas cruel*, je ne suis que délicat. Il ne tiendroit qu'à vous ou à votre belle amie de sçavoir que je sçais aimer. Donnez-moi l'une ou l'autre le moindre espoir que je ne porterois pas vos chaînes inutilement, & vous verriez que j'aime comme un ange quand je m'y mets. Mais vous êtes mariée, & vous aimez votre mari. Cette circonstance est terrible : il n'y a rien à gagner avec des

D'EMILIE MONTAGUE. 79
femmes qui ont pris ce travers. L'aimable Emilie, avec ses tendres engagements, ne seroit pas plus favorable aux espérances d'un amant. Au moins plaignez-moi toutes deux: vous le devez, puisque vous êtes les seules personnes, depuis que je suis en Canada, qui m'ayiez fait sentir que j'ai un cœur. Il ne faut pas le dire au Major: mais je vous avoue que si j'étois le Souverain de Constantinople, j'enverrois une flotte ici pour vous enlever. Les plus belles Circassiennes seroient vos esclaves.

J'admire, cependant, une vertu que vous avez l'une & l'autre en partage... C'est cette attention compatissante que vous avez pour les hommes que vous admettez dans votre société, & qui vous engage à ne vous laisser voir qu'en compagnie l'une de l'autre. Quel est le Héros, si vous paroissiez séparées, qui pour-

roit résister à celle qui seroit seule ?

Les Dames Françoises de Montréal ne prennent pas la même précaution , & n'ont, cependant, pas le même empire. Il faut avouer, pourtant, qu'elles sont aimables. Madame L. sur-tout m'a paru belle, quoique je ne l'aie vûe que dans un moment où elle étoit placée entre vous & Miss Emilie : quelle épreuve pour la beauté !

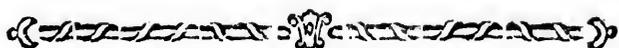
Le Chevalier est donc arrivé !... Assurez, je vous prie, votre charmante compagne de l'intérêt que je prends à son bonheur. Elle est l'ouvrage le plus parfait de la Divinité ; plaise au Ciel qu'elle puisse être son ouvrage le plus heureux ! Je sens à cet égard beaucoup plus que je ne puis dire. Il me semble qu'un cœur comme le sien ne doit trouver dans le mariage que le bonheur le plus parfait, ou le comble du malheur :

D'EMILIE MONTAGUE. Si
mon anitié pour elle me fait trem-
bler, malgré l'idée favorable qu'on
m'a donnée du caractère du Cheva-
lier. Il faudroit... Mais qu'allois-je
dire?... J'aime mieux finir que de
vous faire part de cette idée...

RIVERS.



D v



L E T T R E X.

*Miss-Bell Fermor, à Miss Lucie
Rivers.*

A Sillery, le 24 Août 1766.

VOilà près d'un mois, chere amie, que nous sommes arrivés. Nous n'avons point encore vû votre frere qui, depuis quelque temps, est à Montréal : mais on nous a dit qu'il revenoit aujourd'hui. Vous sçavez combien je comptois sur lui pour passer agréablement mon temps. Il s'en faut beaucoup, cependant, que je me sois ennuyée. Je ne sçais ce qu'il en fera de l'hyver : mais ce pays est enchanté pendant l'été. Frappant, pittoresque, romanefque; la nature règne ici dans sa variété la plus riante & ornée de mille agré-

D'ÉMILIE MONTAGUE. 83
mens sauvages, qui surpassent les
beautés cultivées de l'Europe. Le
pays, qui entoure la Ville, est déli-
cieux. Ses perspectives étendues sont
diversifiées par des rivières, des fo-
rêts, des cascades, & entremêlées de
Fermes, de Hameaux, de Villages,
& bornées à l'horison par des mon-
tagnes lointaines, qui semblent es-
calader les cieux.

Il fait beaucoup plus chaud ici
qu'en Angleterre : mais les vents
frais, qui s'élevent toujours vers
midi, rendent la chaleur plus sup-
portable. Les soirées sont charman-
tes. Nous avons beaucoup de ton-
nerre; & il est plus magnifique, plus
terrible qu'en Europe. Je n'ai jamais
vû d'aussi beaux éclairs. Vous con-
noissez mon goût pour ce météore.
J'en vis hier un que j'aurois voulu
prendre avec la main. Il étoit d'un
pourpre clair pâle, qui ressembloit

aux couleurs les plus gaies du matin. Je ne sçais pourquoi nos Philosophes n'ont pas tenté d'en renfermer quelques-uns de cette espèce dans des vases. Il me semble qu'il y auroit beaucoup de plaisir à les laisser échapper de temps en temps.

La verdure est aussi belle que la nôtre pendant le jour : mais elle est mille fois plus agréable le soir. Les vers luisans font étinceller des milliers de petites étoiles, sur les arbres & sur le gazon. Ces petits phosphores ambulans viennent jusques dans nos cheveux placer des brillans.

Je ne peux vous exprimer mon étonnement à la vue des cascades de la Chaudiere & de Montmorency, qui sont près de Québec. La premiere de ces deux magnifiques cataractes coule par-dessus des rochers escarpés, & forme une scène bisarre, irréguliere, surprenante.

L'autre, moins extraordinaire, moins irrégulière, est plus majestueuse : elle tombe d'une hauteur immense dans le fleuve Saint-Laurent, le long d'une montagne tout-à-fait romanesque, vis-à-vis le plus bel endroit de l'Isle d'Orléans ; cela forme le plus agréable contraste avec les beautés cultivées de ce lieu charmant. Que l'on me montre à présent des chûtes d'eau dans des décorations d'Opéra ; on y sera bien reçu. J'enverrai le Décorateur & le Peintre se noyer dans la cascade de Montmorency.

C'est une rivière du même nom qui lui fournit les eaux qu'elle précipite. De tous les objets inanimés, cette rivière est, peut-être, la plus agréable qu'il y ait au monde : mais n'ai-je pas tort en disant qu'elle est inanimée ? C'est comme si je disois que les vertus des Héros qui ont

porté & qui portent encore le nom de Montmorency sont froides & stériles. Elle semble respirer. Je ne suis plus étonnée de l'enthousiasme des Grecs & des Romains. Leur mythologie prit sa source dans des objets semblables. Ils en firent des Divinités...

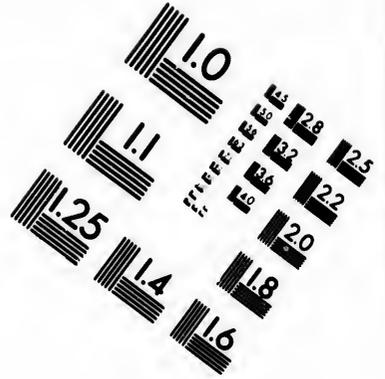
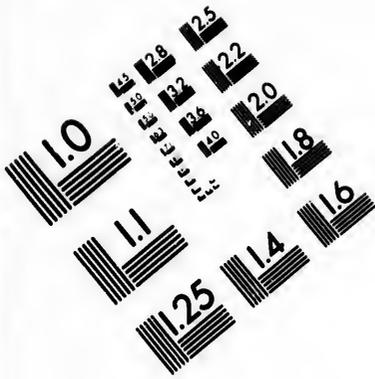
La rivière de Montmorency est sûrement peuplée de Nayades.

Figurez-vous un rocher énorme & prodigieux que la nature a coupé en deux pour laisser passer un courant d'eau étroit, mais profond, & qui offre de chaque côté l'aspect d'un mur régulier, magnifique & émaillé des fleurs les plus vives & les plus gaies. Les bords qui sont couronnés des plus beaux arbres qu'on puisse voir, sont entrecoupés de distance en distance par des ruisseaux qui amènent les eaux les plus pures & les plus transparentes dans

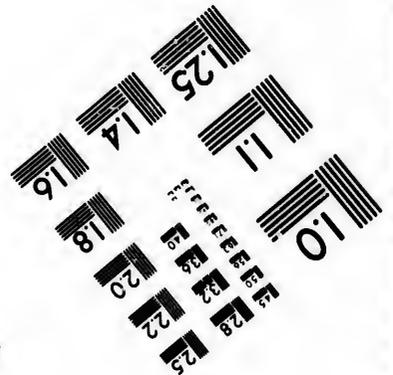
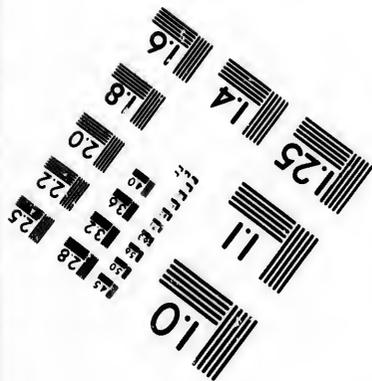
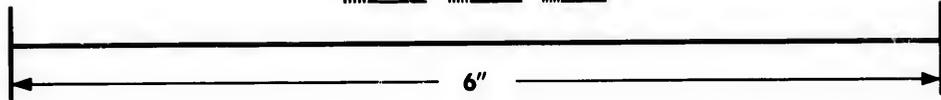
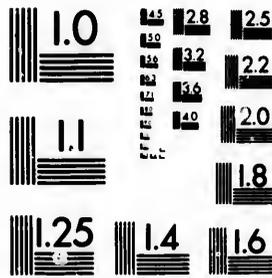
la riviere. Une multitude de grottes naturelles semblent être le séjour des Divinités de ces rivages. On guette, on essaye involontairement à voir s'il n'en paroîtra pas quelque-une. Une petite Isle couverte d'arbrisseaux fleuris, s'élève du fond de cette riviere, un peu au-dessus des cascades : on diroit que c'est le séjour de la Déesse de la Riviere. Un peu plus loin les projections irrégulieres du rocher retrécissent le courant & font couler l'eau avec plus de rapidité. On diroit quelquefois que les bords voudroient se réunir... Tout cela offre des aspects si variés, si agréables, si surprenans même, que je ne sçais si les beautés de la cascade l'emportent.

Le ravissement que cause ce seul spectacle vaut toutes les fatigues que j'ai essuyées dans mon voyage. Si jamais je me plains d'avoir traversé



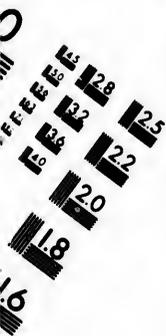


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



la mer Atlantique, faites-moi souvenir que j'ai vû la cascade & la riviere de Montmorency.

Je ne connois pas encore aussi bien les habitans de cette charmante Contrée. Je n'ai presque vû que le pays & les figures n'ont que peu attiré mon attention : il ne faut pas venir si loin pour voir des hommes & des femmes. Cependant, toutes celles que j'ai vues m'ont paru très-bien. J'ai cru m'appercevoir que les hommes ne sont pas dangereux... C'est une espèce de Petits-Mâîtres qui montrent d'abord tout ce qu'ils font... Vains, présomptueux quand ils s'imaginent qu'on les écoute avec plaisir : mais timides jusqu'à la stupidité, quand ils voyent plus réellement que l'on se moque d'eux... J'irois me promener dans un bois, au clair de la Lune, avec le plus aimable des François de ce pays-ci.

D'EMILIE MONTAGUE. 89

que je ne croirois pas courir plus de danger qu'au milieu de la rue à midi... Les Dames Canadiennes en ont apparament la même opinion... J'en juge, au moins, par tout ce qu'elles font pour attacher nos Officiers à leur char... Il est mortifiant pour leurs *beaux* que nous ne cherchions point à user de représailles...

Je suis actuellement dans une Habitation charmante, au bord du fleuve. La maison est située au bas d'une montagne escarpée & couverte d'une multitude d'arbres, dont le feuillage forme un rideau ondé de verdure qui s'élève assez haut pour refléter son agréable confusion sur le fleuve. Les vaisseaux qui montent & descendent à chaque instant, offrent aux yeux un spectacle mouvant fort agréable. Je ne connois point d'endroit qui inspire plus l'envie romanesque de parcourir les

bois & les champs, ou qui soit plus propre à vous plonger dans une indolence contemplative... J'ai conçu un dessein. J'y élèverai un Temple à la charmante Déesse de la Paresse.

Mais qui vois-je descendre par le sentier qui tournoie la côte de la montagne?... Mes yeux me tromperoient-ils?... Mais c'est lui... Oui, ma chere ; c'est votre frere... On ne peut s'y tromper à son air. Adieu. Je vais au-devant de lui.. Toute à vous.

BELL FERMOR.

Votre Frere m'a appris une nouvelle qui m'a fait beaucoup de plaisir. Je ne croyois pas retrouver ici une de mes amies. Je m'imaginóis qu'elle étoit repassée en Angleterre. Le Colonel Montague, son oncle, l'avoit amenée il y a deux ans, & je m'étois figuré qu'elle avoit quitté

l'Amérique après sa mort : mais elle est restée à Montréal chez la femme du Major , qui est sa parente éloignée. Elle va même faire un très-bon mariage , & que ne mérite-t-elle pas ? c'est une fille charmante. Je vais lui écrire de me venir voir... Je suis bien sûre qu'elle accourra dès qu'elle sçaura que je suis ici.





LETTRE XI.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Québec , le 10 Septembre 1766.

SI la douce passion , ma chere Lucie , a commencé à dissiper votre indifférence & que vous en craigniez les suites , prenez ma recette. L'absence , l'amusement , sont des remedes sûrs pour guérir cette espèce de mal. J'ai été passer quinze jours chez les Indiens ou les Sauvages du village de Lorette. La nouveauté de la scène , les recherches que j'ai faites sur leur ancienne Religion , sur leurs mœurs & sur leurs usages , ont plus contribué au retour de ma tranquillité , que toutes les réflexions du monde n'auroient pû faire.

Je l'avoue, le séjour que j'avois fait à Montréal ou plutôt chez le Major Melmoth, étoit trop long. Quoi! rester six semaines avec la plus aimable des filles & s'imaginer qu'on ne la verra qu'avec indifférence? Je me croyois stoïque. Mais je n'avois pas consulté la sensibilité de mon cœur... Ah! on ne brave pas ainsi deux beaux yeux! Je ne connoissois pas le péril où je m'exposois: je prenois de l'affurance dans ses engagemens: vaine sécurité! Je m'appercevois de jour en jour que je desirois qu'ils perdissent leur force... Mais c'en est fait... La seule amitié m'intéresse au sort d'Emilie.

Les Sauvages ne sont pas plus libres que moi. Il y a beaucoup de Nations qui parlent de la liberté: mais elles ne font qu'en parler, & ils la possèdent. Je vais, peut-être, vous faire une lettre ennuyeuse... Il

faut, cependant, ma chere Lucie, que je dise à quelqu'un ce que j'ai vû...

Il n'y a, peut-être, rien d'aussi surprenant que les Hurons. Presque tous exterminés par une guerre continuelle avec les Iroquois, & réduits à trente ou quarante familles qui habitent le village de Lorette, ils ont sçu conserver leur indépendance au milieu d'une Colonie de soixante-dix mille habitans, & ils la soutiennent avec une fierté qui étonne. Un de mes compagnons de voyage dit, inconsiderément, quelque chose qui pouvoit tendre à faire croire qu'ils avoient été assujettis à la France. » Nous ? dit le plus âgé en l'interrompant brusquement avec des yeux pleins de feu & contre la coutume qu'ils observent d'écouter respectueusement ce qu'on leur dit : » Vous vous méprenez, Frere, nous

» ne sommes Sujets d'aucun Prince.
» Un Sauvage est libre par-tout le
» monde ».

Il disoit vrai. Les Sauvages ne sont pas seulement libres comme peuple. Chacun l'est individuelle-ment & par lui seul. Maître de lui-même & Sujet & Maître à la fois, il ne connoît point de Supérieur, & cette circonstance influe d'une manière frappante sur toute sa conduite. Il n'est retenu ni par les rangs ni par les richesses, qui sont des distinctions inconnues dans sa Nation; il entreroit dans le Palais d'un Monarque Oriental avec aussi peu de trouble, il y conserveroit une liberté d'esprit aussi parfaite que si c'étoit la chaumière du moindre payfan. C'est l'espèce, c'est l'homme, c'est son égal qu'il respecte. Il méprise tous ces ornemens fastueux

& ridicules qui ont une si grande influence sur nos yeux.

Les Jésuites se sont vantés de les avoir convertis. Cela m'a excité à développer, s'il étoit possible, les préceptes de leur ancienne Religion pour les comparer avec ceux de la nouvelle. J'ai trouvé qu'ils avoient plutôt enté un petit nombre des vérités simples du Christianisme sur leurs anciennes superstitions, que d'avoir échangé les unes pour les autres. Ils sont baptisés : ils se soumettent même à ce qu'ils appellent eux-mêmes le joug de la confession, & se conforment assez volontiers, extérieurement, au culte de l'Eglise Romaine, dont les cérémonies frappent toujours des esprits qui ne sont point accoutumés à l'éclat. Leur croyance ne me semble guère changée, si ce n'est parmi les femmes, qui paroissent

D'EMILIE MONTAGUE. 97
paroissent avoir beaucoup de respect
pour la Sainte Vierge. Ils croyoient
anciennement dans un seul Dieu qui
avoit créé & qui gouvernoit l'Uni-
vers. Ils le nommoient le grand Es-
prit ; le Régénérateur de la vie. Ils
croyoient dans le Soleil qui leur
sembloit l'image de Dieu ; dans une
multitude innombrable d'Esprits in-
férieurs & de Démons, dans un Etat
futur de récompenses & de peines ;
ou plutôt, pour me servir de leur
expression, dans le pays des Ames.
Ils avoient la plus grande vénération
pour leurs Héros morts : mais il ne
paroît pas, cependant, qu'ils leur
rendissent un culte religieux. Leur
morale étoit plus pure, leurs mœurs
plus simples que celles des Nations
policées. On n'en pouvoit excepter,
du moins, que ce qui regarde la
communication des deux Sexes. Il
étoit permis aux femmes, avant le

mariage , de se livrer au libertinage ,
pourvu que ce fût dans le secret , &
en observant un extérieur décent :
mais l'adultère étoit en horreur chez
eux... Cela ne pouvoit pas être au-
trement , parce que le mariage n'é-
toit pas un lien gênant : ils pouvoient
le rompre quand ils vouloient. Les
Missionnaires trouverent beaucoup
moins de difficulté à leur faire em-
brasser le Christianisme qu'à les per-
suader que le mariage devoit durer
toute la vie. Ils le regardoient , sous
cet aspect , comme la chose la plus
contraire aux Loix de la nature &
de la raison. » Le grand Esprit » ,
disoient-ils , » nous a formés pour
» être heureux ; c'est s'opposer di-
» rectement à ses vuës que de con-
» tinuer à vivre ensemble quand on
» ne l'est pas... » Il me semble que
ce systême , qui a été adopté par de
grandes Nations , ne seroit pas inu-

[D'EMILIE MONTAGUE. 99
tîle à l'Europe entiere, si on pouvoit
l'y admettre.

Les femmes , que nous avons ex-
clues du Gouvernement en Europe,
y ont la plus grande part chez les
Hurons. Les plus âgées élisent le
Chef de la Nation : & elles le choi-
sissent parmi les parens mâles les
plus proches , par la ligne féminine ,
du défunt. C'est communément sur
le fils d'une de ses tantes ou d'une
de ses sœurs que leurs voix se réu-
nissent ; & cette coutume , si on exa-
mine le principe , contredit , ce sem-
ble , un peu tout ce que l'on dit de
la sagesse des femmes mariées.

Le pouvoir du Chef est extrême-
ment borné. Il paroît moins comman-
der au peuple en maître , que le con-
seiller en pere. Il n'y a , cependant ,
point de Prince au monde qui puisse
se flatter d'être mieux obéi : mais
c'est que les ordres qu'il donne sont

toujours raisonnables , & tendent tous au bien commun. Ils ont un Conseil suprême , composé d'anciens , où l'on ne peut entrer qu'à un âge déterminé , & un autre Conseil qui assiste le Chef , & dont tous les Membres sont élus par les femmes... Rien ne me plaît tant que cette dernière circonstance... Qui peut mieux juger que les femmes du mérite des hommes ? Je voudrois qu'on introduisit ce système en Angleterre... ce seroit la chose du monde la plus agréable que nos Elections parlementaires Je suis très-persuadé que les Dames ne donneroient leurs voix que pour des causes plus généreuses que nous ne le faisons... Mais voici le vrai sens de ce que je veux dire. Les Sauvages ne sont pas en Amérique : c'est nous qui le sommes, nous , qui vous privons , avec autant de dureté , de tous les droits de Ci

toyennes : nous ne vous avons laissé que l'empire de vos charmes ; il vous venge , sans doute , de notre injustice puisque nous ne pouvons y résister... Mais par un contraste singulier , vous obéissez , docilement , à des loix qui vous enlèvent une foule d'avantages précieux... Hé ! pourquoi vous y soumettez-vous ? Votre raison ne feroit-elle pas aussi bonne que la nôtre ? Je vous avoue que j'en ferois usage si quelque métamorphose changeoit mon existence.

Mais je ne veux pas encore quitter mes Hurons. Ils n'ont point de loix positives. Malgré cela, ils vivent dans un ordre & dans une tranquillité surprenante. C'est , sans doute , parce qu'ils sont peu nombreux , qu'ils ont beaucoup d'honneur , qu'ils vivent dans une égalité qui n'excite point les passions turbulentes du cœur , & que le Conseil des anciens

a le pouvoir de punir les crimes, ce qu'il a rarement occasion de faire.

Les Nations plus nombreuses ont dans chaque Village un Chef & un Conseil à part, qui sont indépendans de ceux des autres Villages; — mais si la guerre survient, s'il naît quelque autre grande occasion, on convoque alors un Conseil général, & chaque Village y envoie des Députés.

Leur langage est sublime & harmonieux : mais ils ont moins d'idées que nous, & leur Langue, par cette raison, est moins abondante que celles de l'Europe. La prononciation des hommes est gutturale : celle des femmes est douce, agréable, charmante ; & quoique je n'entende pas un mot de ce qu'elles disent, leur son de voix me paroît enchanteur...

Leurs expressions, en parlant François, sont hardies, sublimes,

D'EMILIE MONTAGUE. 103
métaphoriques. Voici un exemple de
l'usage qu'ils sçavent faire du style
figuré. Une de leurs femmes fut blef-
sée ces jours-ci en défendant une fa-
mille Angloise de la fureur bachi-
que d'un Sauvage. Elle alla aussi-tôt
à Québec. Je lui demandai à son
retour comment alloit sa blessure.
» Fort bien, dit-elle. Mes sœurs
» Françoises & Angloises m'ont fait
» des amitiés, & vous sçavez que
» les Piaftres ont une grande vertu.»

Ils n'ont point d'alphabet, point
de lettres. Leur langage, si j'en
crois quelques personnes qui l'en-
tendent, ne peut se réduire en Ré-
gles. Ce n'est que par la Peinture
qu'ils conservent la mémoire des évé-
nemens qui les intéressent ou qu'ils
croient dignes de passer à la posté-
rité: & ces événemens se bornent à
leurs faits héroïques & aux victoires

qu'ils ont remportées sur leurs ennemis.

La Peinture qui leur sert à les transmettre est extrêmement grossière & ressemble beaucoup à celle des caractères Chinois. Ce n'est pas là le style de la nature. Cette circonstance m'a frappé.

Il est impossible de se figurer la vivacité de leurs danses & de leurs pantomimes, & sur-tout de la danse de la paix. Ils y jettent une variété surprenante d'attitudes qui ont beaucoup de ressemblance aux figures des éventails de la Chine. Leurs traits, leur teint n'en ont guère moins avec les Peintures qui nous représentent les Tartares... Ils menaient, comme ces peuples, une vie errante avant qu'ils embrassassent le Christianisme.

Il y a apparence, s'ils ne sont pas originaires de l'Amérique, & que

cette partie du monde ait été peuplée plus tard que les autres, qu'ils descendent des Tartares. L'Amérique n'est tout au plus séparée de l'Asie que par un bras de mer fort étroit : peut-être même ne l'est-elle pas du tout : mais en supposant qu'elle le soit, le passage des Tartares en Amérique n'a pû être difficile.

Ils joignent à leurs anciennes superstitions la confiance la plus extravagante dans les songes... Ils ont beau en éprouver les déceptions, rien ne peut, sur ce point, les guérir de leur folie. Ils n'ont pas moins de foi dans ce que disent leurs Sorciers. Ils en ont un dans chaque Village qui est, à la fois, Médecin, Orateur & Devin. On le consulte dans toutes les occasions, & il passe pour un Oracle. La réputation de Calchas n'étoit pas mieux établie.

Je m'avifai de sourire au récit qu'un Sauvage me faisoit d'un de ses rêves prophétiques. Il m'assuroit qu'un Officier de mes amis', que j'avois vû depuis quelques jours, étoit mort il y en avoit quinze... » Voilà comme » vous êtes, me dit-il, vous riez de » ce que nous ajoutons foi aux son- » ges, & vous voulez nous faire » croire des choses qui sont mille » fois plus incroyables. Je ne vous » comprends pas.

Je ne sçais si je pourrai vous donner une idée juste de leur caractère. Cela est difficile. C'est un mélange de qualités différentes & même tout à fait contraires. Ils sont, pendant la paix, indolens, tranquiles, humains. Actifs, inquiets, cruels, féroces pendant la guerre. Quand on les traite bien, ils sont affables, attentifs, prévenans, polis & empressés à vous donner l'hospitalité : mais

pour le peu qu'on les maltraite , ils sont hautains , fiers , vindicatifs. Leur ressentiment est d'autant plus à craindre qu'ils se font un point d'honneur de dissimuler la sensibilité que leur cause une injure . jusqu'à ce qu'ils trouvent le moment de s'en venger.

Ils souffrent , avec une constance qui étonne , le froid & le chaud , la faim & la soif. Ils passent à merveille trois ou quatre jours de suite sans manger pour guetter l'ennemi ou même dans leurs parties de chasse... Mais ils se livrent dans leurs festins à la plus brutale intempérance. Ils méprisent la mort. Les tourmens les plus affreux ne leur arrachent pas un cri , pas un soupir. Ils ont même dans ces momens un air de triomphe. Ils se moquent de leurs bourreaux , chantent leur chanson de

mort & menacent leurs ennemis de la colére & de la vengeance de leurs amis qui survivent. Ils ne croient pas, cependant, que la fuite soit humiliante, devant l'ennemi qui est supérieur par le nombre.

Privés par leur ignorance extrême & par cette indolence excessive, qui n'est jamais surmontée que par leur ardeur pour la guerre, de toutes les commodités & de tous les raffinemens de la vie, les passions douces leur sont étrangères. L'amour n'est pour eux que ce qu'il est pour les bêtes fauves de leurs bois. Le besoin seul rapproche les deux sexes. Leur vie n'est pas heureuse : elle n'est que tranquile. Ils ont moins de besoins que nous : mais ils ont aussi beaucoup moins de plaisirs... Quoique insensibles aux traits de l'amour, ils ne sont pas, pour cela, sans af-

D'EMILIE MONTAGUE. 109
fection. Ils connoissent les douceurs
de l'amitié; ils aiment passionné-
ment leurs enfans.

Ils sont de la couleur du cuivre,
& la quantité prodigieuse de rouge
groslier qu'ils étendent sur leurs
joues, les rend hideux. Les enfans,
en naissant, sont d'un blanc d'ar-
gent pâle : mais l'habitude où ils sont
de les frotter avec de la graisse & de
les tenir, sans cesse, exposés au
grand air & au soleil, leur donne
apparemment peu à peu une teinte
cuivrée. Leur chevelure est noire &
luisante. Celle des femmes est très-
fournie & très-longue. Elles la pei-
gnent en arriere & l'attachent &
l'entortillent avec une bande de
cuir qu'elles regardent comme un
grand ornement. Les deux sexes
s'habillent à peu-près de même. Un
juste-au-corps de drap bleu groslier
leur va jusqu'aux genoux avec des

guêtres de même étoffe, & ils ont sur leurs épaules une couverture de laine qu'ils attachent par devant avec une espèce de poinçon; leurs souliers sont de peau de cerf, brodés avec des tuyaux de port-épic, & ils portent des colliers de coquillages.

Ils sont généralement grands; bien faits & lestes au suprême degré. Ils ont l'imagination vive, la mémoire forte, &, quand leur intérêt s'y rencontre, ils sont fins, souples, adroits & rusés politiques.

Leur abord est froid & réservé. Mais les façons qu'ils ont pour les Etrangers & les indigens, sont empressées & affectueuses. Je connois à Québec un digne Prêtre qui fit naufrage il y a quelques années au mois de Décembre sur les côtes de l'Île d'Anticosti. Après avoir éprouvé des peines & des souffrances dont

D'EMILIE MONTAGUE. III

on peut aisément s'imaginer la variété dans une Isle déserte où le froid est plus excessif qu'en Canada , il se jeta au commencement du printemps dans la chaloupe du vaisseau , & gagna le continent avec le petit nombre de ses camarades qui avoient pû résister à tant de maux compliqués. Il parvint à un hameau de Sauvages. A-peine eut-il raconté son histoire que l'ancien leur dit d'entrer & pourvut libéralement à leurs besoins. » Approchez , Freres , leur dit-il. Nous devons notre secours aux » malheureux. Nous sommes des » hommes & nous ne pouvons qu'être » sensibles aux revers qui arrivent aux hommes. » Ce sentiment ressemble beaucoup à celui que l'on trouve dans une célèbre Tragédie Grecque.

Mais je veux achever enfin une lettre aussi sérieuse. Aussi-bien ne

pourrois-je la continuer. Mon séjour chez les Hurons n'a pas été long. Je n'ai pû saisir que quelques traits à la volée , & je ne pourrois donner un tableau plus étendu.

Je m'étonne que leur communication avec les Européens n'ait pas apporté plus de changement dans leurs mœurs. La seule chose qu'ils semblent avoir pris de nous , c'est de boire à l'excès.

La situation de leur Village est belle. Il s'étend sur une hauteur qui s'élève par degrés jusqu'à un bois épais... Le bas de la colline est arrosé par une jolie rivière serpentine. Il y a un pont , un moulin & une petite cascade. Ces objets font une agréable perspective à toutes leurs maisons. Ils ne sont éloignés que de neuf miles de Québec , & le pays qui les en sépare , entrecoupé de petits bois , est très-bien cultivé.

D'EMILIE MONTAGUE. 113

J'ai montré ma lettre à Miss Fermor : elle m'a grondé. J'anticipe, dit-elle, sur ses droits : c'est elle qui veut être l'Historienne. Je lui cede volontiers cet emploi. Les Dames aiment à écrire & je ne sçais si elles ne s'en acquittent pas mieux que nous quand elles le veulent,





LETTRE XII.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Québec , le 12 Septembre 1766.

LE Major Melmoth m'écrivit hier matin. Il avoit donné sa lettre au Chevalier Clayton pour lui faire faire plus facilement connoissance avec moi. Il n'avoit pas besoin de ce secours. Il suffisoit que je sçusse qu'il étoit aimé de la plus aimable des femmes. C'est un bonheur qui lui donne le droit d'exiger de moi toutes les politesses & toutes les attentions possibles. Nous déjeûnâmes ensemble & causâmes long-temps. L'après-midi se passa dans une partie de plaisir à la campagne. Je vais aller avec lui ce soir chez Miss Fer-

D'EMILIE MONTAGUE. II 5
mor. La divine Emilie lui a donné
une lettre pour elle.

C'est un fort bel homme, extrê-
mement blond, quoiqu'il ait des
cheveux chatains; de grands traits,
les yeux bleus... Mais je ne sçais
pourquoi il ne me plaît pas : sa figu-
re, sans être pesante, me semble
inanimée, insipide. Il n'a point cet
air aisé que donne le monde & que
je préfère à la plus exacte symmé-
trie. Il se met fort bien. C'est lui
qui a les plus beaux chevaux & les
plus belles livrées du Canada. Il est
poli dans ses manières, mais froid.
Sa conversation est simplement celle
d'un homme de bon sens. Il n'y met
ni gaieté ni vivacité... En un mot,
c'est un homme que l'on doit, peut-
être, approuver, mais qui ne paroît
pas fait pour être aimé. Mon imagi-
nation, lorsque je le vois, me peint
l'homme de boue tel qu'il existoit

avant que Prométhée dérobat le feu céleste pour l'animer.

Je le juge, peut-être, avec trop de sévérité. Peut-être que la haute idée que j'avois conçue de l'homme qu'Emilie pouvoit aimer m'a prévenu contre lui. Je ne pouvois m'imaginer que la seule beauté d'un homme eût pû la captiver : je suis encore dans la même opinion... Je trouverai, apparemment, quelque feu caché, quelque étincelle dans cet heureux mortel quand je le connoîtrai davantage... Je veux me lier intimement avec lui pour le scruter jusques au fond de l'âme. Il s'agit d'un mari pour mon Emilie & je suis difficile sur le choix. Il faut qu'il ait de la vivacité, de la sensibilité : sans cela il la rendroit malheureuse.

Il me remercia beaucoup de mes attentions pour Emilie... Je crus d'a-

D'EMILIE MONTAGUE. 117
bord que c'étoit par ironie... mais je
m'apperçus, presqu'aussi-tôt, qu'il
ne vouloit être que poli. Je ne sçais
comment j'aurois pris ses plaisan-
teries.

Mais il vient plutôt que je ne
pensois... Ses chevaux sont à la por-
te. Adieu.

RIVERS,

À 8 heures du soir.

Je suis de retour. Plus je le con-
nois & moins je l'aime : il perd à
chaque instant dans mon esprit.
Miss Fermor étoit entourée de Da-
mes Françoises & Angloises quand
nous sommes entrés chez elles.
Vous n'avez aucune idée de l'effet
d'un titre en Amérique... Notre Che-
valier a joui de tous les avantages
du sien. Les égards des femmes ont
été presque tous pour lui. Il faut

avouer pourtant qu'il pouvoit encore se les attirer d'une autre maniere... Il avoit fort bon air. Le mouvement du cheval , les attentions marquées d'un cercle de jolies femmes avoient donné du feu à ses yeux , & je me suis apperçu , à travers sa froideur , qu'elles avoient excité en lui le desir de plaire... Il a même essayé de paroître vif... mais il a mal réussi. La vanité n'inspire qu'une vivacité factice... & il n'a sûrement pas d'autre passion... Je ne sçais pas même si une telle masse de tranquillité peut avoir de la passion...

Quel charme on trouve dans la sensibilité , chere Lucie ! C'est la pierre d'aimant qui attire tout à elle. La vertu peut exiger de l'estime ; l'esprit & les talens , de l'admiration ; la beauté peut exciter un

D'EMILIE MONTAGUE. 119
desir passager... Mais il n'y a que la
sensibilité seule qui puisse inspirer
de l'amour...

Et cependant la douce, la tendre
Emilie! ... Ah! ma chere, cela est
impossible. Elle peut s'imaginer,
peut-être, qu'elle l'aime... Mais elle
ne l'aime pas... Cela n'est pas dans la
nature... Elle n'a pas approfondi son
caractère. L'idée qu'il a d'en être
aimé, peut, quand il est auprès
d'elle, l'élever un peu au-dessus de
son état végétatif... Mais il y retom-
bera après le mariage... Son âme
n'est pas susceptible d'un sentiment
plus vif.

Ce sera un mari civil, honnête,
mais froid & inattentif; sans goût,
stupide, silencieux. Son insensibilité
naturelle la garantira du chagrin
d'avoir des rivales... Sa vanité lui
étaiera toute la draperie du bon-
heur... On la félicitera sur son choix.

Le beau sexe enviera son sort... & cet homme indigne d'elle lui causera, cependant, des peines continues, parce qu'il ne connoîtra pas tous les sentimens raffinés & délicats d'un cœur comme le sien. Elle cherchera en vain l'amant, l'ami qu'elle croyoit avoir trouvé... Elle n'aura que l'époux glacé; & ne sçachant elle-même de quoi se plaindre, elle s'accusera de caprice & s'étonnera de se trouver malheureuse avec le meilleur homme du monde.

Je tremble pour elle. Il y a si peu d'hommes qui ayent la sensibilité des femmes!... Et dans ce petit nombre, combien n'y en a-t-il pas qui épuisent leurs cœurs dans un commerce de galanterie & de dissipation, & n'apportent que de l'antipathie & du dégoût dans le mariage? ... J'en connois quelques-uns qui pourroient faire son bonheur...

Mais

D'EMILIE MONTAGUE. 121

Mais le Chevalier Clayton ? je perds patience quand j'y songe...

Mifs Fermor a ici autant d'amans que d'hommes qui la voyent. Aussi est-elle détestée de toutes les autres femmes.

RIVERS.



Tome I.



L E T T R E X I I I .

Emilie Montague , à Miss Fermor.

A Montréal, ce 2 Septembre 1766:

VOUS vous imaginerez, sans doute, beaucoup mieux que je ne peux vous l'exprimer le plaisir que m'a causé la nouvelle de l'arrivée de ma chere Bell en Canada. Je suis, chere amie, dans la plus grande impatience de vous voir... Mais je ne peux me livrer à mon empressement. Madame Melmoth doit aller dans quinze jours à Québec, & elle exige que je l'attende. Je vous avoue que cela me mortifie. Je voudrois déjà vous tenir entre mes bras. J'ai, avec cela, mille petites bagatelles à vous dire qui sont intéressantes pour l'amitié.

On vous a donc dit que j'avois

devant les yeux une agréable perspective ? que mon mariage avec un jeune Seigneur fort riche, fort aimable & qui m'aime, étoit sur le point d'être conclu ? ... Cela est vrai, ma chere Bell. Je dois cet heureux événement à mon oncle. Le Chevalier Clayton est de son choix... Il a toutes les qualités dont vous le peignez... Il m'aime, sans doute. Hé ! s'il ne m'aimoit pas, voudroit-il préférer une personne dont la fortune est si médiocre ? ... Je vous l'avoue : je me crois heureuse : cela pourroit-il être autrement ?

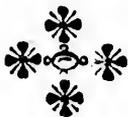
Je voudrois, cependant, que ma tendresse pour lui fût plus vive, moins languissante... Je le préfère à tous les hommes ; mais il y a dans mon choix plus d'amitié que d'amour... Je le vois avec plaisir & je le quitte sans regret... Il mérite sûrement une affection plus animée...

Vous pensez du Colonel ce que tout le monde en pense. C'est un homme tout-à-fait aimable. Il a passé six semaines ici, & pendant tout ce temps, ce qu'il a dit n'a point cessé d'avoir l'air de la nouveauté. C'est l'homme du monde qu'on désireroit le plus d'avoir pour ami... Il me semble que je lui découvrois, sans hésiter, tous les sentimens de mon ame... J'ai plus de confiance en lui que je n'en ai dans le Chevalier que j'aime... Il est doux, attentif, insinuant... Toutes ses manieres semblent faites pour plaire aux femmes... Sans dessein, sans prétention, il vous force à le regarder comme votre ami, parce qu'il n'y a pas la moindre apparence qu'il devienne votre amant... Il paroît s'intéresser tellement à votre bonheur qu'il obtient le droit de sçavoir toutes vos pensées. Mais ne

D'EMILIE MONTAGUE. 125
croyez-vous pas, ma chere Bell, que
des hommes semblables sont bien
dangereux ? Prenez-y garde. Vous
pourriez en être la victime. Pour
moi je n'ai rien à craindre : ma situa-
tion me rassure.

C'est le Chevalier qui vous re-
mettra ma lettre... Il veut faire con-
noissance avec vous... Vous l'aime-
rez, sans doute. C'est vraiment un
homme estimable... Mais je suis bien
bonne de vous envoyer mon amant !
Songez, au moins, que l'amitié vous
défend les prétentions.

EMILIE MONTAGUE.





LETTRE XIV.

*Le Colonel Rivers , à Sir John
Temple.*

A Québec , ce 15 Septembre 1766.

JE te plains , mon chér John , & tu vois bien toi-même que tu es à plaindre. Prendrois-tu tant de peines pour te justifier si tu croyois avoir raison ? Ce goût errant qui te conduit de Belle en Belle , n'est point dans la nature... Il ne peut pas te mener au bonheur... Il s'use de lui-même & sans fruit dans cette poursuite vaine & empressée du plaisir... L'amour n'a de vraies délices que quand le cœur est attaché , & tu ne donnes pas au tien le temps de se fixer... Telle est notre malheureuse fragilité... La passion la plus vive

D'EMILIE MONTAGUE. 127
peut s'épuiser... Une autre peut lui succéder... Mais l'amour de la variété , simplement pour changer , n'est pas naturel : c'est un goût dépravé... Les jeunes gens sont inconstans par vanité & par affectation... L'affoiblissement des passions fait le même effet sur les personnes avancées en âge... Mais les hommes raisonnables ne trouvent de bonheur que dans ce vif attachement qu'inspire un seul objet... L'amour est un plaisir intellectuel... Les sens ne sont que foiblement affectés quand le cœur n'est pas sensiblement touché.

Les murs du Serrail même recé-
lent la preuve de cette vérité. Une
foule de Beautés, rivales les unes
des autres, s'empressent inutilement
de plaire. Il n'y en a ordinaire-
ment qu'une seule qui règne sur le
cœur du Sultan. Toutes les autres ne
servent qu'à satisfaire son orgueil

& son ostentation... Elles font partie du superbe ameublement de son Palais. Ce sont des Statues vivantes qui ne s'attirent pas même autant d'attention de sa part que nous en donnons à un bloc de marbre taillé par un bon sculpteur...

Oh ! je veux que tu changes de conduite. Tu es riche ; il faut te marier. Je sçais tout ce que tu peux dire contre cette proposition. Le mariage est aujourd'hui sur un ton qui effraye. Je sçais cela aussi bien que toi : mais je n'en suis pas moins sûr qu'il est la source unique du vrai bonheur. Deux personnes qui ont de la sensibilité ; que l'amitié, le goût & une heureuse conformité de sentimens unissent & qui ressentent l'une pour l'autre cette inclination vive & tendre qui, seule, peut mériter le nom d'amour, y trouveront toujours leur félicité.

Elles la chercheroient en vain dans une autre espèce d'attachement.

Tu as un avantage que beaucoup d'autres n'ont pas : tes richesses te donnent la facilité de choisir & te délivrent de la malheureuse tentation de ne faire qu'un mariage mercenaire. Jettes les yeux autour de toi, mon cher John, & tu trouveras bientôt une compagne, une confidente, une aimable & tendre amie, qui sera douée, en même temps, de tous les charmes qu'on exige dans une Maîtresse... Mais prends-y garde... En engageant toutes ses affections, en remplissant toute son âme, il faut qu'elle remplisse toute la tienne. Heureux accord ! Si tu peux y parvenir, mon cher John, hâte-toi de saisir l'occasion... & tu n'auras connu le bonheur que dans ce moment.

J'aurois mille autres choses à te

dire... Ce sujet, seul, est inépuisable... Mais il faut que je parte... Le Gouverneur est arrivé & je vais au-devant de lui avec un Etre que tu ne connois pas encore; c'est le Chevalier Clayton. Je ne suis pas fâché de ce voyage... Il me procurera le plaisir de revoir la femme du monde la plus aimable & que j'admire le plus... Que je voudrois bien te donner l'exemple!.. Elle a des engagements avec le Chevalier qui m'ôtent tout espoir... Un autre, peut-être, ne s'en embarrasseroit guère & tenteroit fortune : mais... Adieu, mon cher, adieu.

R I V E R S.





LETTRE XV.

*Miss Bell Fermor , à Miss Emilie
Montague.*

A Sillery, ce 16 Septembre 1766.

JE n'aime pas vos raffinemens , ma
chere amie. Je crains que vous ne
tombiez dans l'erreur commune des
esprits sensibles & délicats. Faites-y
plus d'attention : on risque par-là
le bonheur de sa vie.

Votre Chevalier est aussi beau
qu'Adonis. Vous le trouvez d'un ca-
ractère aimable. Il est riche , jeune ,
il a de la naissance , il vous aime..
Vous allez avoir des robes superbes,
des diamans, des bijoux , une belle
maison , une nombreuse suite de
laquais, des voitures & des chevaux

de toutes couleurs... Vous verrez, sans cesse, l'homme que vous voyez avec le plus de plaisir & qui, seul, a mérité votre préférence... Et que voulez-vous donc de plus?... En vérité, je ne vous conçois pas... Vous vous plaignez, vous êtes mécontente, vous vous faites même des reproches... Vous voudriez ressentir pour lui ces passions romanesques qui agitent les filles de quinze ans.. Ce n'est pas. quand on en a vingt-quatre que ces passions idéales & qui n'existent que dans l'imagination ont droit de nous affecter... Il nous en faut de plus calmes.

Croyez-moi, ma chere. Il ne faut pas, pour être heureuse dans ce monde, que nos idées s'élèvent trop haut. Je n'hésiterois pas un moment à épouser un homme tel que le Chevalier, si je l'aimois seulement la moitié de ce que vous l'aimez. Je me

contenterois de jouir des aïances de la vie, de l'abondance & de la compagnie d'un homme agréable... Je me garderois bien de m'imaginer que je ne pourrois être heureuse sans une extase continuelle qui ne se trouve jamais que dans les rêves de nos Héros de Romans... Je ne m'en dédis pas, je crains que vous n'ayez trop de sensibilité pour votre bonheur...

J'ai, ce matin, une disposition singulière à moraliser sur la vanité des espérances & des attentes humaines, & sur la folie de croire qu'on peut atteindre à la félicité dans ce monde sublunaire... Mais ce sujet est usé & ma passion favorite est d'être originale. Il me semble que tous les Ecrivains moralistes, qui promettent d'abord de nous montrer la route du bonheur, nous trompent tous. Il n'y en a pas un qui n'avoue

à la fin de son ouvrage qu'il n'existe pas sur la terre... Hé! que ne donnent-ils cette solution consolante en commençant à écrire? Ils s'épargneroient beaucoup de peine & éviteroient beaucoup d'ennui à leurs Lecteurs. S'imaginent-ils que cette fantaisie de rechercher si soigneusement ce qui ne peut pas se trouver est un moyen bien ingénieux de s'amuser & d'amuser les autres? J'aime qu'on écrive... mais j'exige que ce soit sur des choses solides, vraies & utiles : j'arracherois volontiers la plume de la main à tous ceux qui s'écartent de ce principe.

Je veux donner moi-même au monde un système de morale... Il sera court, clair, précis. Ce sera un mélange des principes d'Epicure & de ceux des Stoïques, avec une douce pente à préférer ceux d'Epicure. Il sera rustique, raffiné, *sen-*

timental, mais nécessairement rustique... Qu'est-ce qui ne sçait pas que la vertu est campagnarde ? Nous n'avons pas une grand'-maman à la Ville qui ne dise qu'elle ne se trouve que dans les Hameaux?... Je jetterai à ce sujet quelques-unes de mes idées sur le papier en attendant que je vous voye... Je me fais d'avance une fête complete de votre voyage, quoique je prévoye que cet événement causera ici d'étranges révolutions... J'y regne seule... Tous les hommes sont mes esclaves soumis & attentifs... & j'ai la plus grande aversion pour un empire divisé. Heureusement qu'ils sçavent tous que vous allez vous marier... Cela les empêchera de tenter de m'échapper. Amenez avec vous le Chevalier... Sa présence me rassurera : vous m'en paroîtrez moins formidable. Je vous le disois... Oui, tous les

hommes ici courent après moi. Il y a certainement des femmes plus belles que je ne suis; mais elles sont exigeantes, & elles veulent impérieusement qu'on les aime. J'ai pris, moi, un système tout opposé: je n'exige point, mais je flatte, & ces chères créatures n'y peuvent résister. Il semble que je leur présente un aimant qui les attire malgré elles... Qu'ils sont dupes, cependant! Je ne suis sincère qu'avec les femmes: mais j'emploie avec eux tout ce que l'astuce & la ruse peuvent me suggérer... Je sçais rougir, baisser les yeux... étouffer à propos un soupir... ouvrir, fermer mon éventail... enfin, je paroiss, quelquefois, si agréablement confuse... Oh! vous n'avez aucune idée de toutes ces simagrées... Vous êtes heureuse d'avoir pris les devants... J'aurois attrappé votre blondin de Baronnet

comme les autres, quoiqu'il ne me semble pas composé de matieres fort combustibles... Il est plutôt doux, tranquile; mais il est beau... & il s'en fait une vanité... Il ne m'auroit pas fallu quatre jours pour le faire tomber à mes pieds...

C'est lui qui vous remettra ma lettre... Je ne sçais pas, cependant, si je ne me donnerai pas le plaisir de la lui faire disputer par le Colonel Rivers.. Je voudrois voir si l'ami tranquile ne l'emporteroit pas sur la chaleur de l'amant... Mais sçavez-vous bien que vous êtes cruelle de nous les enlever tous les deux à la fois?... Je ne vous le pardonnerois pas si je n'avois l'esper d'en retrouver bientôt dix pour un... Le Gouverneur en a heureusement amené une troupe... Ce qui est nouveau est agréable & ils vont faire nos beaux jours jusqu'à ce que vous soyez ve-

nue... Mais, en parlant de beaux jours, ne trouvez-vous pas que le soleil est beaucoup plus gai, plus réjouissant en Canada qu'en Angleterre? En vérité, je suis charmée du soleil... La lune a aussi mes hommages... Il me semble qu'elle éclaire les nuits infiniment mieux que chez nous; mais je ne veux vous rien dire de plus de la lune... Vous en pourrez demander des nouvelles plus particulières à mes humbles suivans... Ses phases ne sont pas plus changeantes que je ne le suis tous les jours à leur égard: il est difficile qu'ils me retrouvent semblable à moi-même du soir au lendemain matin...

Mais voilà ce qui les enchaîne... Mon pere vous fait mille complimens... Vous sçavez comme il vous aime depuis quinze ou seize ans... Il se porte à merveille... L'air serain

D'EMILIE MONTAGU 9
du Canada l'a rajeuni de dix ans.
Adieu, ma chere Emilie... Je suis
forcée de finir ma lettre... Un jeune
Officier gai, riant & qui s'est, je
crois, tout de bon, épris de mes
beaux yeux, veut que j'aille roder
avec lui dans les bois pour cueillir
des fraises... Le joli amusement ru-
ral pour des amans ! Cela me rap-
pelle l'histoire *de la feuille à l'en-*
vers... Mais n'ayez point d'inquié-
tude... Nous ne verrons les feuilles
que comme on doit les voir. Adieu
encore

BELL FERMOR.





LETTRE XVI.

*Miss Bell Fermor, à Miss Lucie
Rivers.*

A Sillery, le 18 Septembre 1766.

Votre frere, ma chere Lucie, partit hier pour Montréal. Il vous a, sans doute, parlé du Chevalier Clayton qui doit incessamment épouser une de mes amies : c'est avec lui qu'il est allé. Ils vont rendre visite à notre Gouverneur qui est arrivé... Les Anglois ont par-tout la manie de courir... Ils changent aussi souvent de demeure ici qu'en Angleterre, & courent, sans objet, d'un endroit à l'autre, comme si l'affaire la plus pressée les y appelloit... On voyage ici à fort bon compte, & les excursions sont, d'ailleurs, fort amu-

fantasmes. Les perspectives sont si agréables !... le temps est si beau !... ces circonstances me font volontiers excuser toutes ces courses, & puis, il n'y a pas actuellement assez de divertissement à Québec & à Montréal pour y retenir constamment les hommes : ils volent de l'une à l'autre Ville pour partager ceux qui s'y trouvent.

J'aime assez cette vie. Cela forme une agréable circulation de soupirans qui varient nos plaisirs... Hé quoi ! je ne verrois toujours que les mêmes figures ? La monotonie me tue... Courez, courez, Messieurs, faites toujours ainsi la navette... Cette mode est charmante.

Votre frere m'a dit que vous exigez de lui qu'il vous fit une description de l'Eté du Canada... C'est trop demander. Sçavez-vous qu'il a beaucoup d'affaires ?... Je prendrai sa

place : mais je ne vous dirai rien de l'été. Sa différence ici n'est pas assez contrastée avec nos étés d'Angleterre pour en pouvoir dire quelque chose : je vous ferai cet hyver une belle description de nos glaces. La saison actuelle ressemble à la plus belle de nos automnes... mais la beauté des nuits surpasse toutes les idées qu'on peut s'en former... L'aurore boréale qui s'élève constamment tous les soirs jusqu'au haut de l'horizon, la brillante clarté de la lune qui n'est jamais interceptée par le moindre nuage, rendent nos promenades délicieuses... C'est, surtout, à Sillery qu'elles sont enchantées... Rien n'est si agréable que d'y écouter les tendres sottises, tandis que la lune se joue à travers les feuilles doucement agitées... J'ai volé cette pensée à Silvandre & à Silvie... Mais qu'importe ? Un petit

mélange du bien d'autrui ne mes-
fied pas à quelqu'un qui se mêle
d'écrire... Les Dames Françoises ne
se promènent jamais que le soir , &
c'est , selon moi , une preuve de
leur bon goût : mais elles ne se pro-
menent que dans l'enceinte de la
Ville , & voilà le revers ; c'est le
mauvais goût. Elles vont & viennent
lentement après souper sur un bas-
tion particulier qui leur sert de mail..
Il semble qu'elles ayent les jambes
engourdis. Elles n'ont pas la moin-
dre idée des promenades de la cam-
pagne , & elles sont insensibles à
toutes ces scènes charmantes qui les
environnent. On dit qu'il y a des
femmes à Paris qui ne sçavent pas
comment vient la laitue qu'elles
mangent en salade... Hé bien ! il y
en a à Québec qui ne sçavent pas
davantage si c'est de l'eau coulante

qui forme la cascade de Montmorency... Elles pourroient s'y faire conduire dans une heure... mais toutes les femmes ici semblent nées sans curiosité, sans idée des plaisirs de l'imagination... Elles n'en conçoivent point d'autre que celui d'être flattées. L'amour; mais je me trompe, la coquetterie, la toilette, la dévotion, prennent tous leur temps... Leur beauté, & l'art de la mettre dans le plus beau jour, leur tient lieu de tout... Elles ont avec cela du babil & un air de vivacité, & les hommes les trouvent assez bien ainsi pendant qu'elles sont jeunes.. Il n'y a que deux Dames dans tout le Canada qui lisent; mais elles ont plus de cinquante ans & sont retirées. Les hommes les citent comme des prodiges d'érudition; les femmes ne les citent point.

A 8 heures du soir.

Je ne suis plus la même , ma chere Lucie... Hélas! dans quel enchaînement de malheurs avois-je l'idée de me précipiter? Non , non , je ne veux plus de nos maris... C'est un Sauvage que je veux épouser... Rien n'est plus charmant que leur maniere de vivre... Nos époux Anglois sont assez commodes; les François, dit-on, le sont encore plus... Mais malgré cela , n'en trouveriez-vous un seul qui permettroit à sa femme de faire çà & là des courses de trois ou quatre cens miles, sans lui demander où elle va? Il n'y a qu'un mari Indien qui lui donne cette aimable liberté... Je suis enchantée... Je veux un mari de cette trempe.

J'étois assise , un livre à la main , au milieu d'un hallier d'aube-épine, sur le bord de la riviere. Un éclat

de rire a aussi-tôt attiré mon attention vers le courant, & j'ai aperçu, sans en être vue, une troupe de Sauvages, qui cherchoient à faire aborder leur canot. Il y avoit six femmes, autant d'enfans, point d'hommes. Elles n'ont pas tardé à gagner le rivage.. Dès qu'elles ont été descendues, elles ont attaché leur canot à la racine d'un arbre. Un endroit ombragé, au milieu des buissons dont le bord est couvert, & proche de moi, s'est offert à leur vue... Elles ont fait du feu pour faire griller du poisson... Quelques-unes sont allées à la riviere puiser de l'eau, & toutes se sont assises sur le gazon, pour faire leur repas frugal.

Je me suis levée tout doucement & je suis rentrée à la maison sans qu'elles m'ayent ni vue ni entendue.

J'ai dit à un domestique de me suivre & de m'apporter du vin & des provisions froides. Quel plaisir j'ai vû briller dans les yeux de mes Squaws! L'Abbé Prevôt, avec ses Rouintons n'a cherché qu'à nous inspirer de la frayeur, & à nous priver de tout sentiment humain pour cette portion éparse de notre sexe. Je leur demandai en François si elles n'étoient pas de Lorette... Elles me firent signe de la tête qu'elles ne m'entendoient pas. Je leur fis la même question en Anglois. La plus âgée me dit que non. Elles étoient des extrémités les plus éloignées de la nouvelle Angleterre. Nos maris, disent-elles, sont à la chasse, & la curiosité & le desir de voir nos freres Anglois qui ont conquis Québec, nous a excitées à remonter la grande riviere... & nous

nous proposons de la descendre aussi-tôt que nous aurons vû Montréal... Je ne leur avois encore rien offert... Elles me prièrent de m'asseoir & de manger avec elles... Volontiers, leur dis-je... Je fis aussitôt étaler ce qu'on m'apportoit, & nous devinmes dans l'instant extrêmement familières... Les deux bouteilles de vin, qui cimentèrent notre amitié, réveillèrent tellement leurs esprits, qu'elles se mirent à chanter & à danser avec la plus grande vivacité. Leurs carresses étoient si transportées que je commençois à craindre de ne pouvoir aisément me débarrasser d'elles... Mais peu à peu je les persuadai de continuer leur voyage... Elles ne se sont séparées de moi qu'avec des témoignages sensibles de regret.. J'ai fait approvisionner leur canot de viandes sa-

lées & de douze bouteilles de vin, & elles ne manqueront de rien à Montréal... Je leur ai donné une lettre de recommandation pour votre frere...

Il me semble que la vie de ces femmes a beaucoup de ressemblance avec celle des Bohémien- nes... Cette idée me frappa tandis qu'elles dansoient... J'ai vû autre- fois une vieille Bohémienne qui avoit le teint aussi rembruni qu'une femme Sauvage .. Elles portent éga- lement toutes les livrées des enfans du Soleil.

Je n'attendois personne ce soir : mais voilà mon pere qui amene une compagnie pour souper... C'est ainsi qu'on agit ici : on se trouve chez les uns & les autres à l'im- proviste, & sans presque s'apper- cevoir qu'on n'est pas chez soi. Il

150 HISTOIRE
faut pourtant que j'aïlle faire voir
à ce monde - là qu'il y a une
maîtresse à la maison. Adieu, ma
Lucie.

BELL FERMORE]





LETTRE XXII.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Repentigny, ce 18 Septembre 1764.

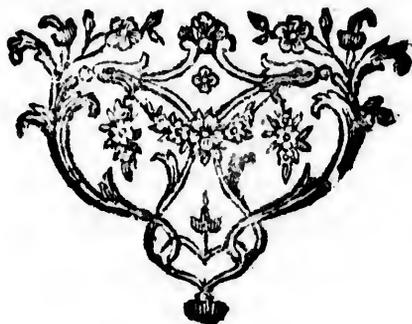
ARGUS avec tous ses yeux voyoit , peut-être, moins bien que moi. Je ne sçais qui m'y excite : mais je ne perds pas un des mouvemens de mon compagnon de voyage. Quelles sensations épaisses ! Rien ne fait impression sur lui. Les beautés variées à l'infini du pays charmant que nous traversons ne lui causent pas plus d'émotion qu'au paysan le plus stupide qui est accoutumé à les voir. J'ai guetté ses yeux à chaque belle perspective , & je n'y ai pas vû la moindre apparence de plaisir... Je

J'ai amené ici chez une Françoise charmante, qui est femme d'un Officier de ma connoissance... La même tranquillité insipide a prévalu. Il s'est plaint d'être fatigué, & s'est retiré dans son appartement à huit heures & sans souper... On m'a fait quelques railleries assez fines sur son compte...

Je vous assure, ma chere Lucie, que ce n'est pas de lui-même qu'il admire Emilie... C'est qu'il a vû qu'elle étoit admirée de tout le monde... Il n'est que machinal dans tout ce qu'il fait. Je suis au désespoir qu'une femme aussi charmante se livre ainsi d'elle-même à sa perte... Il auroit trouvé par milliers de ces bonnes filles insensibles qui, en menant avec lui une vie appésantie & stupide, se croiroient fort heureuses... Est-ce à ce composé froid &

D'ÉMILIE MONTAGUE. 153
inanimé de terre & d'eau à s'unir
aux élémens actifs qui forment ma
divine Emilie ?... Je la verrai bien-
tôt : nous arriverons demain à Mont-
réal.

RIVERS.



G v



L E T T R E XVIII.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Montréal, ce 19 Septembre, à
11 heures du matin.

JE vous l'ai dit, ma chere Lucie, & je ne me suis pas trompé. Il n'est pas possible qu'elle puisse l'aimer. Son ame lourde & matérielle ne peut pas sympathiser avec la sienne. Pesant, insipide, formaliste, esclave des règles, observateur inquiet & scrupuleux des loix de l'étiquette & des cérémonies, il n'a point d'idées au-dessus de celles qu'une Petite-Maîtresse pourroit désirer dans son Ecuyer... Il est ici depuis trois heures & n'est point allé la voir: il s'habille & attend que le Gouverneur

soit revenu de la promenade pour lui rendre visite.. Il ne la verra qu'après... Je ne suis que son ami... mais quelle n'est, cependant, pas mon impatience !... Je murmure de ce que la décence m'empêche de me rendre auprès d'elle sans lui... Ce seroit lui reprocher son peu d'empressement. Que le Ciel a mis entre nous de différence !... Le plus grand Prince de l'Univers ne pourroit m'empêcher de dérober un moment pour voir la femme que j'aime..

Mais on nous avertit que le Gouverneur est rentré... Adieu jusqu'après notre visite. Nous irons du même pas chez le Major Melmoth... Quel amant j'accompagnerai !... mais c'est en profaner le mot que d'en faire usage en parlant de lui..

A une heure.

J'étois dans l'erreur, chere Lu-

G. vj.

cie... Rien n'est plus surprenant, sans doute; mais enfin cela est... Elle l'aime... Oui, il a sçu toucher l'ame vive de mon Emilie... Ah! que l'amour est bien l'enfant du caprice! Je m'imaginois qu'il ne pouvoit l'être que de la sympathie: mais quels rapports d'humeurs peut-il y avoir entre deux cœurs si différemment formés?... Mon amour-propre est blessé des sentimens qu'elle a pour lui... Je me croyois un meilleur Juge de sa façon de penser... Je m'attendois à trouver dans un homme qu'elle aime un cœur aussi sensible & aussi tendre que le sien. Le mépris qu'il m'a inspiré diminue beaucoup l'estime que j'avois conçue pour elle.

O Ciel! faut-il que je vous le répète? cette circonstance devoit-elle m'affecter si vivement? Elle l'aime... je n'en peux douter. Je l'ai

observée avec la plus grande attention quand nous sommes entrés dans la salle... Elle a rougi, elle est devenue pâle... Elle trembloit.. Sa voix balbutiante pouvoit, à peine, articuler un mot... mais un signe qui n'a pû me tromper, c'est que ses yeux peignoient la forte émotion de son âme.

Elle m'a, cependant, paru moins animée que la dernière fois que je l'ai vue... Elle est, peut-être, aussi moins belle : mais elle est plus touchante que jamais... Une douce langueur est répandue sur toute sa physionomie... Ce sont les symptômes qu'un cœur fortement épris donne de la tendresse qui l'anime.

Mais, ma chère Lucie, ne me trouverez-vous pas bien injuste?... Je déteste son amant... & c'est le bonheur qu'il a de lui plaire qui excite en moi ce sentiment de haine ?..

Il faut que je fasse des efforts pour lui faire même les politesses d'usage... Je ne me connois plus... Je ne suis plus ce que j'étois... Je commence à craindre que ma foiblesse ne soit plus grande que je ne l'avois pensé.

22 *au soir.*

Mais, en vérité, ma chere Lucie, il faut que je sois dans le délire ; il y a de la folie... Et de quel droit puis-je espérer ?... Vous ne voudrez jamais croire les extravagances auxquelles je me suis livré... J'allai hier après dîner chez le Major... Emilie jouoit un Piquet avec le Chevalier... Pourrez-vous concevoir que je me crus maltraité ?.. Je lui parlai à peine & je sortis pour revenir chez moi, malgré les instances que l'on me fit pour que je restasse toute la soirée... Je fis deux ou trois tours dans ma

chambre & je sortis avec fureur pour aller chez une Dame Françoisise , dont les fenêtres sont précisément vis-à-vis de celles du Major. Je souhaitois qu'Emilie me vît... Dans ma colére, je priai cette Dame de danser avec moi dans un bal que nous allons avoir ces jours-ci à la campagne... Je ne crois pas qu'il y ait de conduite plus enfantine.. Je me la ferois reprochée à quinze ans... Jugez de ce que j'en pense aujourd'hui... Plaiguez-moi , ma chere Lucie : mais ne m'en aimez pas moins : toutes ces agitations n'altèrent point l'amitié de votre frere.

R I V E R S.

Autre cause de chagrin... Le Major vient de me dire que leur mariage se fera à Québec dans un mois d'ici , jour pour jour , & qu'ils s'em-

barqueront sur le champ pour repasser en Angleterre... Je n'en reviens toujours point... Je suis attristé de la voir ainsi se dévouer d'elle-même à son malheur... Elle fera la femme du monde la plus à plaindre avec un pareil homme... Je le connois. Ses vertus ne sont que l'absence des vices... S'il a quelques bonnes qualités, elles sont toutes de l'espèce négative.





LETTRE XIX.

*Miss Emilie Montague à Miss Bell
Fermor.*

A Montréal, ce 24 Septembre 1766.

A Peine ai-je un moment, ma chere Bell, pour vous écrire... Nous sommes depuis huit jours dans des embarras continuels... On m'a remis votre lettre... mais vous donnez dans une étrange méprise à mon égard... Qui, moi? envier la passion romanesque d'une jeune fille de quinze ans? Non, non. Je n'envie que cette tendre & vive amitié qui, seule, peut rendre agréable une union aussi intime que le mariage... Je voudrais plus de conformité dans nos caractères, dans nos sentimens, dans nos goûts.

Mais je ne veux vous rien dire sur ce sujet jusqu'à ce que j'aie vous voir... Nous devons partir Madame Melmoth & moi au plus tard après-demain, par un vaisseau qui va à Québec... On nous a assuré que c'étoit la maniere la plus agréable de faire ce voyage. Le Colonel, dont la politesse est toujours si prévenante, doit nous accompagner... Le Major a engagé le Chevalier à faire cette partie... mais il s'en est excusé... Il préfère le plaisir de donner à son entrée à Québec le spectacle de son bel équipage... Il a six beaux chevaux... Je vous avoue que je suis choquée de sa conduite... Le Gouverneur ne comptoit point sur lui pour l'accompagner dans ce voyage... Il l'a sollicité. L'eût-il, d'ailleurs, engagé à le faire, les choses, au point où elles sont, étoient une excuse suffisante... Il n'étoit pas

féant qu'il laissât deux femmes entreprendre seules un pareil voyage, & il l'est encore moins, dans les circonstances où je me trouve, que ce soit un autre homme qui nous accompagne. Je ne vous dis point tout ce que j'en pense; mais mon orgueil se croit vivement outragé par ce procédé... Je m'attendois que, par délicatesse, il me montreroit beaucoup plus d'attention depuis que la fortune l'a accablé de ses faveurs qu'il ne le faisoit auparavant... il en a beaucoup moins... Est-ce qu'il présumeroit plus de lui-même depuis qu'il est plus riche? Mais non, il se fie, probablement, sur l'inclination qu'il suppose que j'ai pour lui... Qu'il prenne garde, cependant, de s'y méprendre! Elle n'est pas assez vive pour me faire supporter, sans me plaindre, des défauts d'égards & des mauvais traitemens.

Je suis dans une situation d'esprit qui rend l'art de me plaire très-difficile, & cela influe, peut-être, beaucoup sur ma façon de penser à son égard... Je ne me crois, cependant, pas injuste... Quelle que soit la cause de ce que j'éprouve, mon humeur n'est plus la même, ou sa conduite a changé... Je crois le voir dans un jour plus clair que je ne l'avois jamais vu... Je ne lui avois pas trouvé de défauts qui dussent me retenir... Je lui en découvre à présent qui m'épouvantent. La froideur de son caractère me trouble, & je crains qu'elle ne s'accorde pas avec ma sensibilité... Je commence à croire qu'il n'est pas aussi aimable qu'il m'a paru l'être autrefois... Vous le dirai-je? Je doute qu'il puisse me rendre heureuse...

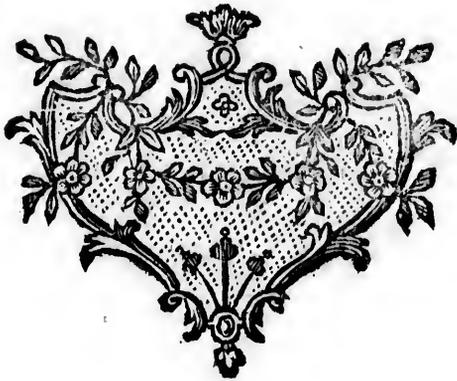
Je me sens beaucoup moins d'inclination à l'épouser que lorsque ma fortune étoit égale à la sienne...

Vous croirez, peut-être, que c'est par orgueil... Mais je ne me trouve point humiliée de ce qu'il est plus riche que moi; cela vient sûrement d'une autre cause, & je crois l'avoir devinée... Il est sûr que je l'aime... Je me suis accoutumée à le considérer comme un homme qui devoit m'être cher, & l'habitude a formé mon inclination... Mais je sens qu'elle n'est pas de nature à me tranquilliser sur la reconnoissance qu'il pourroit exiger de moi, parce qu'il est plus riche... Je ne pourrois souffrir qu'il voulût se targuer d'un avantage que le hasard lui a donné, & je crains qu'il ne me le fasse trop sentir.

Et vous me croyez heureuse, ma chere amie? Les allarmes ne sont certainement pas les signes du bonheur, & je ne crois pas que vous preniez mes craintes pour des effets

du caprice... Adieu, chere Bell; je vous ouvrirai tout mon cœur, lorsque je vous verrai, & je compte sur vos conseils. Pourrois-je ne pas les désirer, quand il s'agit du bonheur ou du malheur de ma vie? Adieu.

EMILIE MONTAGUE.





LETTRE XX.

*Miss Bell Fermor à Miss Lucie
Rivers*

A Sillery, ce 24 Septembre 1766.

O H! je me retraçte : je renonce aux douceurs d'être la femme d'un Sauvage... Je vous parlois de la liberté de ces peuples... Ils sont esclaves dans le point le plus essentiel... Les meres marient leurs enfans sans consulter leur goût, & ils sont forcés de se soumettre à cette extravagante tyrannie. O! Angleterre! charmante contrée! C'est-là que la liberté est aimable... Elle ne se montre qu'entourée des graces qui nous offrent le privilége charmant de choisir un mari.

Je viens d'assister au mariage d'un Sauvage... Je n'ai jamais vu un aussi vil assortiment. Adieu, me voilà de mauvaise humeur pour un mois entier... Ce mariage dégoûtant m'a toute déconcertée.

BELL FERMOR.



LETTRE XXI.



LETTRE XXI.

*Le Colonel Rivers , à Sir John
Temple.*

A Montréal, ce 24 Septembre 1766.

JE l'avoue , mon cher John ; ce que tu me dis est plus vrai que je ne le desire. Celles des femmes Angloises, qui passent pour sages, sont communément trop réservées. Leurs manieres sont froides, rebutantes. . . Un accueil ouvert & engageant, passe dans leur esprit pour un crime. . . On diroit qu'elles ont peur de plaire.

Il en résulte un grand malheur. . . C'est à cette réserve mal-entendue que j'attribue ce bas libertinage où se livrent la plûpart de nos jeunes gens. L'air grave, le maintien gla-

mariage
s vu un
ne voilà
n mois
ant m'a

OR.



cé des femmes vertueuses les éloigne d'elles; & ils vont se perdre dans la société de celles qui se sont dévouées au vice & à la débauche...

La beauté, l'esprit, le bon sens, la douceur, sont, peut-être, plus l'appanage des Angloises que des femmes de toutes les autres nations.. Cependant, il n'y a point de femmes qui plaisent moins que les Angloises... Elles ont trop de confiance dans leurs charmes naturels, & comptent trop sur les aimables qualités que l'envie même ne peut leur disputer... Elle négligent d'acquérir ces graces qu'aucune langue ne peut définir, qui donnent à la beauté un empire auquel on ne peut résister, qui suppléent même à la beauté, quand elle manque.

Elles ont le cœur excellent, & elles s'en contentent. Elle ne songent pas que la vertu, sans ornement,

peut nous forcer à l'estime; mais qu'elle n'excite pas l'amour. L'amour n'est, cependant, pas moins nécessaire dans le mariage, que l'estime, & toutes aspirent à s'y engager... Nos vieilles cousines, nos vieilles tantes disent que non: mais je ne les en crois pas, même pour elles-mêmes. Je voudrois que mes aimables compatriotes pensassent que la vertu & la sagesse ne plaisent jamais davantage que lorsqu'elles sont enjouées & agréables... Elles auroient de si charmans modeles à imiter, si elles vouloient seulement passer le détroit!

Il y a ici une Dame que je voudrois que tu visses. Tu comprendrois bien mieux ce que je te veux dire. C'est, peut-être, la femme la plus aimable & la plus belle que j'aie jamais vue. On ne peut pas résister à ses manieres.. Elle a toutes les gra-

ces engageantes des femmes les plus charmantes de Paris, toute la délicatesse timide & qui rougit, toute la douceur modeste de nos plus aimables Angloises.

Oui , je voudrois que tu la visses... J'espérerois qu'elle te changeroit. Je t'assure que je te plains... Mon cœur s'attriste lorsque tu me vantes le bonheur dont tu crois jouir dans la vie que tu me décris. Est-il possible que la possession d'une beauté venale te rende heureux ? Ah ! mon ami , tu persévères dans une habitude qui corrompt peu-à-peu ton goût... Elle t'excluera à la fin de cette douce & tendre amitié qui devrait être le partage de ton cœur, & que l'on ne trouve que dans un mariage de choix.

On dit que les mariages qui ne se font purement que par amour , sont malheureux... Oui , les maria-

D
ges d
nœud
La pa
s'éva
cet a
& de
les l
C'est
puiss
chof
dre d
le pl
de p
truir
rend
plus
M
que
nes
de
siecl
mou
l'am

ges dont la seule passion a formé les nœuds, sont toujours infortunés... La passion se satisfait, & la tendresse s'évanouit avec elle : mais l'amour, cet aimable enfant de la sympathie & de l'estime, vous enchaîne dans les liens d'une félicité continuelle. C'est l'unique bonheur que l'on puisse souhaiter... C'est quelque chose de plus doux & de plus tendre que l'amitié, animée par le goût le plus vif & par le plus ardent desir de plaire... Le tems, au lieu de détruire cette affection délicieuse, la rend de jour en jour plus vive & plus intéressante...

Mais tu ne manqueras pas de dire que je n'ai que des sentimens romanesques... Ecoute donc un homme de plaisir, le Pétrone du dernier siècle, le voluptueux Saint-Evremond... Voici comme il parle de l'amitié des personnes mariées.

» Je crois que c'est dans cette
 » agréable correspondance de ten-
 » dresse, cette estime réciproque,
 » ou, si vous voulez, cette ardeur
 » mutuelle à se prévenir l'un l'au-
 » tre avec des témoignages sûrs
 » d'affection, que consiste la dou-
 » ceur de cette espece d'amitié.

Je ne parle pas d'autres plaisirs,
 » qui ne sont en eux-mêmes, que
 » la certitude de l'entiere possession
 » de la personne aimée. Cela me
 » paroît si vrai, que je ne crains pas
 » d'affurer que l'homme, qui est cer-
 » tain, par d'autres moyens, de la
 » tendresse de celle qu'il aime, peut
 » aisément supporter la privation de
 » ces plaisirs. Ils ne doivent pas être
 » mis sur le compte de l'amitié... Ce
 » sont seulement des preuves que
 » cette amitié est sans réserve.

» Il est vrai que peu d'hommes
 » sont susceptibles de la pureté de

» ces sentimens : c'est pourquoi l'on
 » voit rarement une parfaite amitié
 » dans le mariage , au moins pour
 » long-tems... L'objet qui a une pas-
 » sion sensuelle en vue , ne peut pas
 soutenir un commerce aussi noble
 » que celui de l'amitié «.

Tu le vois , mon cher. Les plai-
 sirs que tu préconises sont les moin-
 dres de ceux qu'une vraie tendresse
 peut donner , & c'est l'opinion d'un
 voluptueux.

Ah ! mon ami , tout ce que tu as
 ressenti jusqu'à présent d'amour ,
 n'est rien , quand on le compare à
 ce doux concert de deux ames à
 l'unisson , à cette harmonie d'esprits
 qui pensent de même... Tu n'en as
 absolument aucune idée.

Les beautés que tu as connues ne
 t'ont jamais causé qu'une émotion
 momentanée... Tu n'as jamais goûté
 les douceurs d'un attachement réel...

Cette tendresse qui entraîne, ce délire de l'ame qui ajoute à la force de la passion, dans le tems même qu'il semble se dissiper, sont pour toi des plaisirs inconnus.

En voilà beaucoup; mais je desire si ardemment de te voir heureux, que je ne crains point d'en trop dire... Tu dois m'en sçavoir d'autant plus de gré que je n'ai pas la moindre lueur de l'être moi-même.

Tu ne sçaurois croire combien je ferois enchanté de te voir suivre un plan de vie si nouveau pour toi... Les plaisirs délicats sont les seuls qui conviennent à des cœurs sensibles... Je n'en poursuivrai jamais d'autres. Tu as pris une autre route: mais tu reviendras à la mienne... Crois-moi, le plaisir d'aimer, même sans retour, surpasse tous les plaisirs des sens, quand le cœur n'est pas touché... Le

D'EMILIE MONTAGUE. 177
Poëte François n'exagère point quand
il s'écrie :

Amour,
Tous les autres plaisirs ne valent pas tes
peines.

Tu diras que la cervelle m'a tour-
née : je te préviens, en tous cas, que
je viens de quitter une Dame Fran-
çoise qui est capable de renverser la
tête de tous les sages. Adieu.

RIVERS.



H v



LETTRE XXII.

*Miss-Bell Fermor, à Miss Lucie
Rivers.*

A Sillery, ce 25 Septembre 1766.

MOn pere, ma chere Lucie, me charge d'une singuliere commission. Il est de service, & il veut que je réponde aux questions que vous lui faites de la part d'une de vos amies.. Je vous avoue que la tâche n'est pas agréable pour moi... J'entends fort peu les choses dont je vais vous parler... D'où vient aussi vous chargez-vous d'être curieuse pour les autres? Vous allez être bien punie.

Remerciez-moi d'abord, de la peine que j'ai prise de courir par monts & par vaux pour m'instruire de ce que je vais vous dire... J'eusse

fait ces courses avec plaisir, si elles n'avoient eu d'autres objets que de me promener... Mais il falloit que je les fisse, & quoiqu'accompagnée d'un jeune & joli galant, elles m'ont fatiguée. J'ai oui dire à un Poëte, qu'il ne faisoit que de mauvais vers, quand on les exigeoit... Je suis de même; je me lasse quand ce n'est pas le caprice qui me fait marcher: mais écoutez.

Les Canadiens menent une vie qui ressemble beaucoup à celle des anciens Patriarches... Les terres furent originairement partagées entre les troupes. Chaque Officier devint Seigneur foncier; chaque soldat prit des terres sous son commandement: mais l'avarice, qui est si naturelle au genre humain, excita les soldats, sous prétexte de pourvoir un jour à leurs familles, à en prendre beaucoup plus qu'ils n'en pouvoient culti-

ver. C'est ce qui est cause qu'il y a encore aujourd'hui une si grande quantité de terres en friche dans la plus belle partie de la Colonie... Ceux qui eurent des enfans, leur donnerent une portion de ces terres, & vécurent au milieu d'une petite République de leurs descendans.

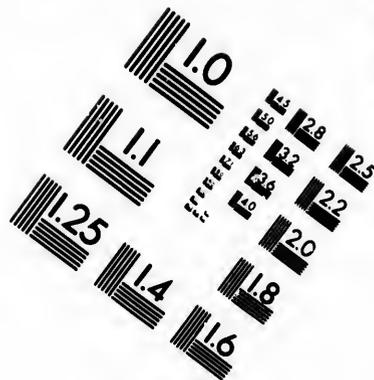
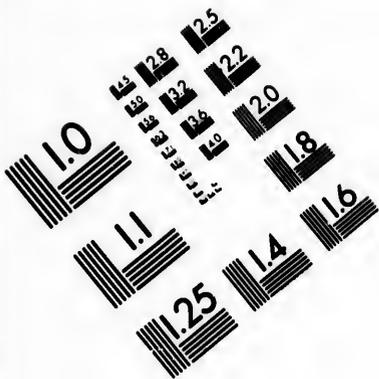
Il y a des villages entiers dont tous les habitans doivent leur origine à une simple couple d'époux... L'Isle de Coudre, qui est fort grande, ne s'est pas peuplée autrement. Il faut croire, cependant, qu'ils furent chercher dans le commencement, des femmes chez leurs voisins... à moins qu'on ne suppose qu'ils aient épousé leurs sœurs... Il n'y auroit rien en cela de fort extraordinaire. La manie de coloniser est une espece de rage qui passe sur une foule d'idées reçues.

Le froment est fort beau, sans

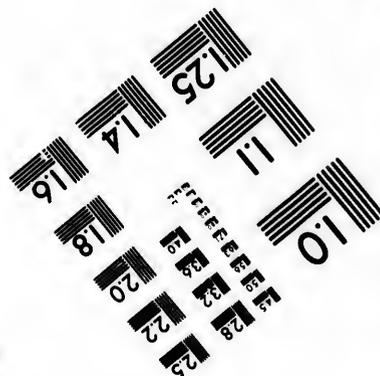
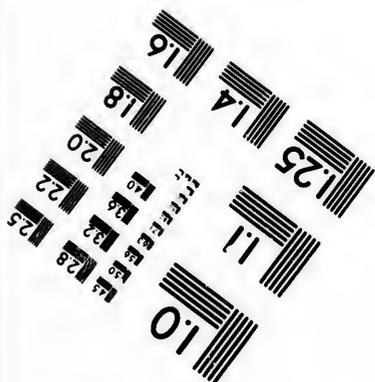
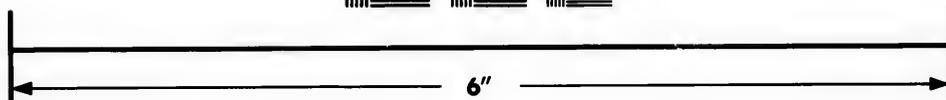
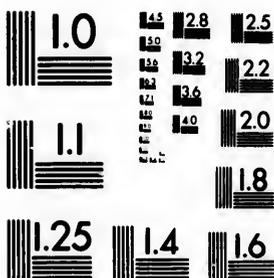
D'EMILIE MONTAGUE. 181.
pourtant égalier celui d'Angleterre.
La moisson n'est pas, à beaucoup
près, si gaie que chez nous. Ces
paresseux laissent la plûpart de leurs
terres incultes & n'en ensementent
dans chaque espèce de grain que
pour leurs besoins particuliers...
Trop orgueilleux & trop lâches pour
travailler pour les autres, ils font
leur moisson eux-mêmes, & les
moissons ne sont joyeuses que lorf-
que les Moissonneurs travaillent en
troupe... La gaieté qui anime ces
travaux en Angleterre, n'est, ce-
pendant, pas comparable, à ce
qu'on m'a dit, à celle des vendan-
ges... Je ne retournerai jamais en
Europe qu'à condition que l'on me
menera à Blois ou à Tours dans
l'automne. Je veux manger du rai-
fin sous un ciel François.

L'oisiveté est ici le caractère do-
minant depuis le Seigneur jusqu'au





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0

plus grossier des Payfans... Ces Messieurs ne se promènent point à pied, ils ne montent pas non plus à cheval... Ils s'étendent dans des chaises ou dans des calèches, & se font traîner comme des femmes. Les chefs de familles des Payfans sont aussi indolens, & je ne sçais ce qui est le plus inutile dans le Canada, ou du Payfan ou de son Seigneur.

J'ai vû à une Ferme de mon voisinage un jeune garçon & une jeune fille de onze à douze ans qui, à l'aide de leur grand'-mere, moissonnoient un champ d'avoine, tandis que le pere, robuste, mais lâche, étoit étendu à vingt pas d'eux sur le gazon, les regardoit faire & fumoit sa pipe... Les vieillards & les enfans travaillent; & ceux qui sont dans la force de l'âge ne songent qu'à se divertir.

Un des grands plaisirs du peuple

est de fumer... C'est une chose curieuse que de voir des petits garçons de trois ou quatre ans, assis sur leur porte, la pipe à la bouche, & fumant aussi tranquillement & avec autant de gravité que leurs grand'-pères... Ils ressemblent à ces magots de la Chine qu'on met sur les cheminées... Les petits garçons chez nous vont chercher des fruits & ne s'embarassent guère de tabac.

Il y en a ici de beaucoup d'espèces. Les meûres des ronces sont extrêmement abondantes pendant toute l'année & excellentes... Lorsque la neige se fond, au printemps, on les trouve aussi fraîches & aussi bonnes qu'en automne, parce qu'elles se sont conservées sous la neige... Les fraises & les framboises viennent par-tout sans culture dans la plus grande profusion. On ne peut pas faire un pas dans les champs ou

dans les bois , sans fouler les fraises aux pieds. Il y a une quantité prodigieuse de prunes, de pommes, de poires, peu de cerises, & du raisin, qui ne vaut pas grand-chose. Les melons sont extrêmement communs: il y en a de musqués, & de ceux qu'on appelle melons d'eau; mais ceux-là ne sont pas si bons que les musqués. Il n'y a point de pêcheurs ni aucun autre fruit à noyau de cette espèce... Je crois que c'est la faute du peuple & non du climat... Les gens ici sont trop indolens pour s'imaginer qu'ils aient essayé de cultiver autre chose que ce qui est absolument nécessaire à leur subsistance.. On pourroit avoir toutes sortes de fruits dans le Canada, excepté la groseille: l'été est trop chaud pour qu'elle réussisse. Il y a des groseilliers dans les bois & on en apporte d'Angleterre; mais le fruit tombe

D'EMILIE MONTAGUE. 185
avant sa maturité. Les fruits sauvages, sur-tout les meûres, sont plus variés & meilleurs qu'en Angleterre.

Le chanvre & le houblon sont des plantes naturelles au Canada: on en trouve par-tout dans les bois... Je crois qu'on pourroit les cultiver avec beaucoup de succès, si l'on pouvoit persuader au peuple de cultiver quelque chose.

Un peu de grain de chaque espèce, un peu de foin, un peu de tabac; une demi-douzaine de pommiers, quelques oignons, quelques choux, forment toute la culture d'une plantation Canadienne. A peine trouve-t-on une fleur si ce n'est dans les bois... C'est un vrai plaisir de s'y promener. On y voit une variété surprenante d'arbrisseaux charmans que je n'ai jamais vûs ailleurs. Le cerisier sauvage,

qui est extrêmement commun, est aussi agréable en fleurs qu'en fruits. Il me semble aussi beau que l'arboisier.

Ils sement le froment au printemps, ne donnent aucun engrais à la terre & ne la labourent que superficiellement... Il ne faut pas s'étonner si leur froment n'est pas aussi bon que le nôtre... Ils s'imaginent que la gelée le détruiroit s'ils le semoient en automne : mais l'expérience a prouvé cette année que c'est une erreur... On en a semé un champ qui a réussi on ne peut mieux.

Ils sont si indolens qu'ils ne mettent jamais d'engrais dans leurs terres ni même dans leurs jardins... On jettoit tout l'engrais de Québec dans la rivière, avant que les Anglois y arrivassent.

Jugez quelle doit être la richesse

D'EMILIE MONTAGUE. 187
d'un sol qui produit d'aussi bonnes
récoltes sans engrais, sans jachères,
& presque sans labour... Je ris ou
plutôt je hausse les épaules de pitié
quand je lis dans nos Ecrivains poli-
tiques que le Canada est un pays
stérile, & que c'est la neige, dont
il est couvert pendant six mois, qui
le rend tel. Elle contribue, au con-
traire, à son abondante fertilité, &
je pourrois, moi, qui suis natura-
liste depuis deux jours, prouver
cela à ces Messieurs... mais ce n'est
pas là mon affaire... Les fourrages,
malgré la fécondité du terrain, sont
fort chers, d'abord parce qu'on cul-
tive peu, & ensuite parce qu'il y a
une quantité prodigieuse de che-
vaux : il n'y a point de payfan,
le plus pauvre comme le plus ri-
che, qui n'ait une voiture avec plu-
sieurs chevaux, sans compter un au-

tre cheval qui ne sert qu'à faire les petites promenades de plaisir.. La guerre avoit prodigieusement affoibli la race des bestiaux : mais elle commence à s'accroître. La culture des terres a trouvé aussi un peu plus d'émulation , & le prix des grains qu'on a envoyés cette année en Italie & en Espagne , ranimera l'avarice.

Mais pourquoi , je vous prie , n'avez - vous pas demandé toutes ces choses à votre frere ? Ah ! je vois votre finesse... Vous m'avez dit cent fois que j'étois orgueilleuse d'en sçavoir un peu plus que le commun des femmes , & vous avez tenté de m'humilier en engageant mon pere à me faire écrire sur une chose que je ne connois pas : mais avouez que vous voilà bien dupe de votre ruse... Il me sem-

D'EMILIE MONTAGUE. 189
ble que ma lettre ne figureroit pas
mal parmi les écrits ruraux dont on
nous inonde. Oh! je vous en prie,
faites-la insérer dans nos papiers
publics.

BELL FERMOR.





L E T T R E X X I I I .

La même, à la même.

A Sillery, ce 29 Septembre, à
dix heures.

Cela est vrai. Ah ! nous sommes sûrement dignes de pitié ! Quoi ! point de Petits-Mâîtres avec vous, Monsieur le Gouverneur ? C'est n'en point avoir que de n'en avoir que six pour chaque femme. Ne voilà-t-il pas une belle provision ?... Sçavez-vous bien, Lucie, que nos Dames se plaignent du peu ? Et puis, il y a autre chose ; elles ne sçavent pas également toutes conserver leur lot, & elles murmurent contre l'inégalité des richesses... Nous avons toutes un rendez-vous général, demain, chez le Gouverneur, & il

D'EMILIE MONTAGUE. 191
nous donne bal jeudi. Québec est
tout autre... On n'y voit, à-présent,
que des visages rians. On y est
d'une gaieté charmante... Oh ! c'est
un pays enchanteur ! ne comptez
jamais sur mon retour en Angle-
terre... Je me fixe ici pour toujours :
mais j'y fais figure !... On m'y dis-
tingue... Je suis déjà priée à danser
par une foule de beaux Messieurs...
Attendez que je voye ma liste... je
les ai comptés, ils sont vingt-sept...

Mais comment danser vingt-sept
contredanses ?.. Ce n'est pas là ce
qui m'embarrasse le plus... Il faut
que vous sçachiez que pendant la
disette horrible que nous avons eue
d'hommes à Québec, parce qu'ils
étoient tous allés à Montréal, j'ai
permis, pour tuer le temps, à un
petit étourdi de Capitaine de me
conter fleurette... Il en veut tirer
avantage ; il prend le ton d'un amant

en pied, & se fâche de ce que je ne l'ai pas mis à la tête de mon répertoire... Oh! qu'il se fâche... Oui, oui, qu'il se fâche... Je l'ai résolu, il n'y sera pas...

Ce seroit une chose criante que chaque absurde animal qui se donne les airs de nous faire l'amour, se crût en droit d'exiger quelque chose de nous... Qu'ils sont donc ridicules ces hommes! En vérité, Lucie, ils me font rire avec leurs prétentions.

Mais voilà un vaisseau qui descend la rivière à pleines voiles. Si c'étoit Emilie & ses Amis?... Il met le Pavillon au vent... il baisse les voiles, il jette l'ancre vis-à-vis de chez nous... ce sont eux sans doute... De la Musique?... Un tendelet (a)

(a) Petite voile qu'on étend sur le pont pour se garantir du soleil.

qui

D'EMILIE MONTAGUE. 193
qui se déploie sur le tillac? votre
frere qui descend dans la chalou-
pe? ah! je vole au rivage... Adieu
pour un moment. Il faut les inviter
à prendre terre...

A 2 heures.

C'étoit Emilie accompagnée de
Madame Melmoth & de trois Da-
mes Françoises, autant de Graces
qui sembloient entourer la Beauté.
Quel homme n'auroit pas envié le
bonheur de votre frere de se trouver
seul au milieu d'une troupe aussi
charmante! Le caffè & le thé étoient
servis sous le tendelet, avec des cor-
beilles remplies de fruits de Mont-
réal, qui sont infiniment meilleurs
que les nôtres... Le Colonel m'en a
fait présent d'une quantité prodi-
gieuse... il est si galant sans compter
le reste!.. Nous nous sommes ra-

Tome I.

I

fraîchies sur le tillac , & nous avons pris terre : ils dînent tous ici , & nos amufemens de la soirée sont réglés. Nous danserons. Nous nous promènerons dans le bois... Il y aura une légère collation... Point de vin... il sera remplacé par une boisson rafraîchissante , délicieuse , qui est composée de lait & de quelques ingrédients... Mon pere vient d'envoyer chercher le Major Melmoth , le Chevalier , une demi-douzaine d'autres Messieurs , & quelques Dames... Il est enchanté de son Emilie.. Il l'aimoit lorsqu'elle n'étoit encore qu'enfant. Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai de la voir... Elle est plus belle que je ne l'ai jamais vue... Vous sçavez à quel point je suis enthousiaste de la beauté... Je n'ai jamais pû me résoudre à aimer une femme laide... Il me semble

D'EMILIE MONTAGUE. 195
que c'est un être proscrit de la nature.

Votre frere vient me dire qu'on se plaint de ne me pas voir... Il a l'air d'un Ange. Il n'est pas habillé, il n'est pas non plus en déshabillé, il est je ne sçais comment, élégant, charmant, l'air libre, aisé, dégagé... Il n'a point de poudre... Le vent joue avec ses cheveux... enfin, il est dans un désordre séduisant. Sa physionomie est pleine de feu... ses yeux disent mille choses agréables. Je ne l'ai jamais vû si vif, si animé... Les autres n'auront pas aujourd'hui une de mes œillades... & s'il continue ce train, je l'aimeraï tout de bon. Mais l'aimer ? je serois fort complaisante. Ce seroit donc pour lui que je l'aimerois... Oh ! non, non, ce seroit de l'amour en pure perte... Je lui ai déjà fait mille

agaceries & il n'a pas daigné badiner avec moi...

Mon cœur est si léger ; Lucie ?... j'aime Emilie de toute mon âme... voilà trois ans que je ne l'ai vue : c'est quelque chose de merveilleux que de la trouver au Canada... Je voudrois que vous y fussiez aussi, mon bonheur seroit parfait...

A 4 heures.

Le domestique est revenu de Québec. Il n'a point trouvé le Chevalier. Il est allé au Lac Charles avec une troupe de Dames Françoises. Emilie en a rougi. Il sçavoit qu'elles arriveroient sûrement aujourd'hui, parce que le vent étoit favorable; il n'y avoit que l'heure d'incertaine... Le Colonel danse avec Emilie..... Elle ne perd pas à l'échange ; mais elle est cependant

D'EMILIE MONTAGUE, 197
un peu piquée de ce peu d'égards.

A minuit.

Le Chevalier a paru. Il est venu comme on ser voit le souper. Il s'est plaint le premier, pour éviter l'orage, & a fait des reproches à Emilie de ce qu'elle ne lui avoit pas envoyé un exprès de la pointe du *Tremble*, pour l'avertir. Il m'a semblé plus gai qu'à l'ordinaire, & plus attentif près de sa belle... Votre frere a paru mortifié de son arrivée... Emilie s'en est apperçue, & les attentions plus marquées qu'elle a eues pour lui, l'ont remis bientôt de bonne humeur... Enfin, la soirée a été fort agréable... Mais elle l'auroit été plus si le Chevalier fût venu d'abord, ou plutôt s'il ne fût point venu du tout.

Les Dames couchent ici : les Mes-

fieurs s'en retournent ; nous irons les
rejoindre demain à Québec.

Votre frere attend ma lettre. Je
n'ai plus que le tems de la cacheter...
Il la mettra demain dans son paquet.
Bon soir.

BELL FERMOR.





LETTRE XXIV.

Le Colonel Rivers à sa sœur Lucie.

A Québec, ce 30 Septembre.

LE croirez-vous, ma Lucie ? oui, vous pouvez tout croire de l'impertinente conduite du Chevalier... Il n'a pas voulu accompagner Emilie de Montréal à Québec, & il m'a laissé cet agréable emploi... Je lui dois les trois plus heureux jours de ma vie... Mais je vous l'avoue ; j'ai été un peu piqué, cependant, de ce qu'il me choisissoit pour le Sigisbée de sa Maîtresse. Je lui paroissais un homme sans conséquence, à qui l'on peut confier une Dame en toute sûreté... La confiance assurément n'est pas flateuse... Qu'il ne me mette pas en colere... Je ne suis pas

vain ; mais s'il est impertinent , & qu'il me donne le défi , j'oserai entrer en lice avec lui. . . Je n'ai point de carrosse à six chevaux à donner à Emilie ; mais je peux lui donner quelque chose dont elle feroit , peut-être , plus de cas ; un cœur qui sçait apprécier son mérite & ses perfections.

Je n'ai jamais fait de voyage aussi agréable. Nous avons été trois jours à descendre la riviere : il faut beaucoup moins de tems ; mais nous avons voulu faire une partie de plaisir. Nous avons de la musique. Nous avons pris terre deux fois par jour ; nous avons vu en passant les familles Françoises de notre connoissance , & le soir nous avons dansé chez le Seigneur du village.

Cette riviere , depuis Montréal jusqu'à Québec , offre la plus agréable scène du monde. Les habitations

D'EMILIE MONTAGUE. 201
en bordent les deux côtés , quoi-
qu'elles ne soient pas si nombreuses
sur le rivage méridional , que sur
l'autre. L'agréable confusion des bois,
des montagnes, des prés, des champs,
des rivières qui affluent des deux
côtés, & qui se perdent dans le
fleuve ; les églises, les maisons qu'on
apperçoit dans le lointain , à travers
les arbres , tout cela forme une va-
riété charmante de perspectives, qu'il
n'est pas possible de décrire. Joignez
à cela la compagnie de cinq ou six
aimables femmes , d'Emilie sur-tout ,
qui , plus que les autres , étoit atten-
tive au plaisir qu'elle voyoit que
j'avois à lui rendre le voyage agréa-
ble.

Ah ! ma Lucie, mon amour ; c'est
là le mot , oui , c'est le mot qui ex-
prime ce qu'elle m'inspire , augmen-
te chaque jour... Je n'ai pu m'em-
pêcher de céder à une inclination.

qui fait tous mes plaisirs, & me fait trouver mille charmes dans le moindre retour de ce que je fais pour lui plaire... Je sçai que je l'aime sans espoir..... Ne raisonnez point avec moi sur ce sujet... Je connois toute ma folie; mais ma raison ne peut vaincre ce délire... J'y trouve des délices infinies... Non, non, je ne la quitterai point qu'elle ne soit mariée.

Je respecte ses engagements... Toutes mes prétentions se bornent à son amitié... Mais ne puis-je pas, en mon particulier, l'aimer comme mon cœur l'exige?... Admirez en tout cela ma prudence. Nous avons un grand bal jeudi : ce n'est point avec elle que je danserai... J'ai choisi la plus aimable des Demoiselles Françoises de toute la colonie, & j'aurai pour elle des attentions si particulières, qu'on n'aura

pas le moindre soupçon de ma tendresse pour Emilie... Je suis jaloux à l'excès du Chevalier... Je le déteste... Mais je dissimule... & je ne me croyois pas capable d'y réussir aussi bien.

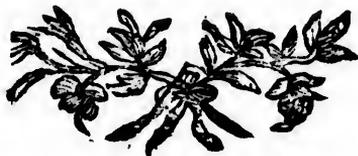
Ma Lucie, il s'en faut beaucoup que je ne sois heureux. La situation de mon esprit est inexplicable... Je suis assez foible pour encourager un espoir qui n'a pas la moindre lueur de succès... Je devrois faire des efforts pour dissiper cette erreur... Mais non, je suis assez simple pour interpréter favorablement les petites marques d'amitié qu'elle me donne... De légères attentions, par effet des mouvemens d'un cœur reconnoissant de la moindre chose, se présentent à mon esprit, comme des preuves certaines, qu'elles viennent d'un autre sentiment... Je m'imagine, en la regardant, que

ses yeux entendent le langage des miens... Ah! s'ils l'entendent, elle sçait que je l'adore.

Combien je l'aime, ma Lucie! Que ces trois jours!.. On m'interrompt... C'est le Capitaine Fermor qui veut m'emmener dîner à Sil-lery... Mais on me place toujours à côté de cette Emilie... De quels éléments s'imaginent-ils donc que je suis formé?

Adieu, je pars.

RIVERS.





LETTRE XXV.

*Miss Bell Fermor à Miss Lucie
Rivers.*

A Sillery, ce 3 Octobre, à midi.

UN bal, un bal charmant, ma chere. La tête tourne à votre petite Bell. J'ai été beaucoup plus admirée qu'Emilie... Mais cela n'a pas flatté ma vanité... Elle est aimable, & elle est aimée... On m'a admirée, parce que je suis coquette, & voilà la différence. La belle chose que la coquetterie ! C'est dommage qu'elle vous attire quelquefois plus de ridicule que d'admiration.

Il y avoit bien trois cens personnes au bal ; mais plus des trois quarts d'hommes, bien mis, bien gais. Le

souper étoit élégant ; en un mot, la fête étoit charmante.

J'y ai presque fait vœu de me marier. Je ne connois pas l'heureux mortel dont j'ai fait choix ; je ne le l'ai vu pour la première fois que cette nuit : .. Il n'a pas eu plus d'attention pour moi que pour d'autres Dames ; mais cela ne fait rien. Il me plaît plus que les autres... Il n'est pas beau ; mais il est bien fait... Ses manières sont celles d'un homme bien élevé... Je me suis adroitement informée de sa conduite : il a eu d'une très-bonne réputation, & il n'est pas sans fortune... J'y songerai assurément... Hé quoi : rien ne m'est plus facile que de l'avoir, si je le veux. Je n'ai qu'à dire à quelques-uns de ses amis que le Capitaine Fitzgerald est le plus aimable homme du Canada, il n'en faut pas

davantage... Il sera tout étonné de ne s'être pas apperçu que je suis la plus belle femme du pays... Oh ! j'y veux penser... Il faut bien se marier, c'est la mode ; chacun se marie. Pourquoi n'en ferois-je pas autant ? Pourquoi ne vous mariez-vous pas aussi, Lucie ?

Rivers est presque toujours à la maison... Je suis étonné que le Chevalier n'en prenne pas de la jalousie... Il n'a aucune attention empreffée pour moi, & il est aisé de voir, à la nature de celles qu'il a pour Emilie, pourquoi il vient... Je suis sûre que je ne le verrai pas de toute la semaine... Emilie va après midi chez Madame Melmoth, & elle y restera huit jours.

Adieu. Nous avons dansé jusqu'au jour, & je suis toute fatiguée. Je ne viens que de me lever ; & vous

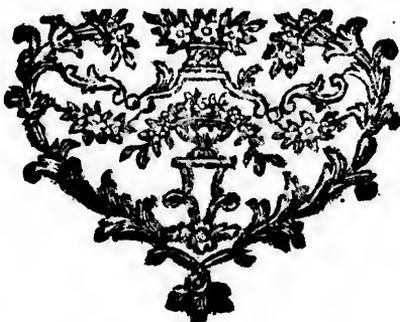
concevez bien que je n'ai pu dormir...
Ce Fitzgérald!...

B. FERMOR.

Je suis piquée contre votre frere; Il ne dançoit point avec Emilie, & je devois sûrement exclure tout autre; point du tout : c'est avec Mademoiselle Clairault qu'il a étalé ses graces.. Mais vous vous souvenez de ma liste... J'avois de quoi me venger.

On dit tout bas, que le mariage doit se faire la semaine prochaine... Mon pere est dans le secret. Mais, apparemment qu'on me craint... On ne n'en a rien dit... Emilie n'a pas bonne mine ce matin. Elle n'étoit pas gaie au bal. J'en soupçonne la cause. Les approches de ce mariage, &, peut-être, quelque autre

D'EMILIE MONTAGUE. 207
chose, l'inquiétude... J'ai des idées :
mais ce ne sont que des idées... Je
sçais seulement qu'elle est loin d'être
heureuse... Adieu : voilà une apos-
trophe aussi longue que la lettre.





LETTRE XXVI.

Le Colonel Rivers à sa sœur Lucie.

A Québec, ce 6 Octobre 1766.

MA Lucie, je pars d'ici... & je ne sçais où aller... Mais je ne peux me résoudre à rester pour voir ce mariage... Le croyez-vous possible?... Possible? ô ciel! quelle folie, quelle extravagance est la mienne? Eh! ne sçavois-je pas ses engagements, même avant de la connoître? Ai-je pu supposer qu'elle romproit avec un homme qui lui donne des preuves qu'il la préfère à toutes les autres femmes, pour favoriser la frénésie ou le délire d'un autre, qui ne lui a pas même dit qu'il l'aimoit?..

Tout est arrangé... Il n'y a que le jour qui n'est pas encore décidé...

Elle doit le dire demain... Je ne veux pas le sçavoir... Je sortirai cette nuit de Québec, & personne ne sçaura la route que je prendrai. Hélas! je l'ignore moi-même. Ce ne sont donc pas des aventures imaginaires que celles de ces amans infortunés, qui courent çà & là dans les campagnes & dans les forêts, sans sçavoir où ils vont? Je gagnerai la pointe de Lery, en traversant la riviere avec mon valet-de-chambre... Je suivrai alors la route que le hasard me montrera... Jamais je ne pourrois supporter la nouvelle du jour qu'elle va choisir... Mais ne puis-je lui écrire? Hélas! que lui dire? je ne sçais.. Je ferois connoître ma tendresse, & ce seroit malgré moi... Est-ce le tems d'essayer à éniouvoir sa compassion, quand elle décide du bonheur d'un autre? Ce seroit même troubler le sien, en supposant qu'elle me préférât au

Chevalier. Ah! je renonce à cette idée. Les choses sont trop avancées, pour qu'elles puissent ne pas les achever.

O! ma Lucie, ce n'est que dans ce moment que je connois bien tout l'excès de mon amour pour elle.

Adieu. Mon absence fera, au moins, de quinze jours, & elle sera partie alors pour l'Angleterre... Il ne me seroit pas possible de la voir femme d'un autre... Ne soyez pas inquiète de moi. La raison, l'impossibilité du succès, vaincront, avec le tems, ma passion... Je me fais mille reproches d'avoir si souvent recherché sa compagnie. Je devois l'éviter... Je devois faire, dans le tems, ce que je fais aujourd'hui... Si j'avois fui!..

RIVERS.

Fin de la premiere Partie.

PRIVILÈGE DU ROI.

L OUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé GAUGUERY, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *l'Histoire d'Emilie Montague, par M. FREN AIS*: s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Présentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume,

& non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt - cinq, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où l'Approbation en aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle du Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Vice - Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dud. Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau, le Mercredi vingt-cinquième jour du mois d'Octobre, l'an de

l'année 1769, & de notre Règne le cinquante-
cinquième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL

Signé, LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XVIII. de la Cham-
bre Royale & Syndicale des Libraires & Impri-
meurs de Paris, N^o. 895. fol. 31. conformé-
ment au Règlement de 1723, A Paris, ce 2
Novembre 1769.*

BRIASSON, Syndic

